

Cécile Boillot

ensib

école nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques

Remerciements

Mes remerciements vont en premier lieu à mon directeur de thèse, Michel Espagne, qui manifeste pour mon travail un intérêt constant et qui encourage mes recherches.

Je tiens ensuite à remercier chaleureusement mes colocataires pour leur soutien moral et logistique.

Enfin, j'adresse un merci particulier à mon relecteur habituel, dont les commentaires et remarques sont d'une grande aide.

Résumé :

La présente étude porte sur la place de l'Allemagne dans deux revues d'histoire, la *Revue historique* et la *Revue de synthèse historique*, publiées, la première à partir de 1876, la seconde de 1900. Elle retrace leur histoire et s'intéresse à la personnalité leurs fondateurs respectifs, Gabriel Monod et Henri Berr, plus particulièrement à leurs relations avec l'Allemagne. Elle compare enfin la place occupée par les ouvrages allemands dans chacune des deux revues. Ainsi, par le biais de ces revues savantes, il est ainsi possible d'évaluer l'influence exercée par la science allemande sur l'historiographie française.

Descripteurs :

Revue de synthèse historique (périodique) - - Histoire

Revue historique (histoire) - - Histoire

Monod, Gabriel (1844-1912)

Berr, Henri (1863-1954)

Historiographie - - France - - Influence allemande - - XIX^e siècle

Historiographie - - France - - Influence allemande - - XX^e siècle

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

Abstract :

The present study is about the place of Germany in two historical periodicals, the *Revue historique* and the *Revue de synthèse historique*, published, the first one from 1876 to nowadays, the second one from 1900 to 1930. This work describes their history and portrays the character of their respective founders. At last, it compares the impact of German books in each review. Thus, thanks to these periodicals, it is possible to value the influence of German science on French historiography.

Keywords :

Revue de synthèse historique (periodical) - - History

Revue historique (periodical) - - History

Monod, Gabriel (1844-1912)

Berr, Henri (1863-1954)

Historiography - - France - - German influences - - Nineteenth century

Historiography - - France - - German influences - - Twentieth century

Sommaire

INTRODUCTION	7
PRÉSENTATION DES SOURCES	9
1. LES REVUES, UNE SOURCE À PART ENTIÈRE	9
2. MÉTHODOLOGIE	15
PORTRAIT DES REVUES.....	16
1. LA REVUE HISTORIQUE : « UN ORGANE DE LA COLLABORATION HISTORIOGRAPHIQUE FRANCO-ALLEMANDE » ?	17
1.1. <i>La « crise allemande de la pensée française »</i>	17
1.1.1. Les intellectuels français et l'Allemagne après 1870	17
1.1.2. Les historiens face au « pays de l'érudition »	20
1.2. <i>La fondation de la Revue historique</i>	22
1.2.1. Amitiés normaliennes	22
1.2.2. Un manifeste de l'école méthodique	24
1.3. <i>Gabriel Monod : patriote et internationaliste</i>	32
1.3.1. Monod germanophile ?	34
1.3.2. Monod patriote	36
2. LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE	38
2.1. <i>Climat intellectuel autour de 1900</i>	38
2.2. <i>La fondation de la Revue de synthèse historique (RSH)</i>	40
2.3. <i>Henri Berr : une relation passionnelle à l'Allemagne</i>	46
2.4. <i>Les collaborateurs de la RSH</i>	51
PLACE LA PRODUCTION HISTORIOGRAPHIQUE ALLEMANDE.....	55
1. REVUE HISTORIQUE.....	55
2. REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE.....	58
3. PERSPECTIVES	59
CONCLUSION.....	62
BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE.....	63

TABLE DES ANNEXES	77
--------------------------------	-----------

Introduction

Le point de départ de ce travail est une étude menée sur l'histoire de la *Revue germanique* (1905-1939), dans le cadre d'un DEA d'études germaniques, puis d'une thèse d'Ecole des Chartes. Cette étude a apporté un nouvel éclairage à l'histoire des études germaniques, d'une part en retraçant l'histoire d'un organe important de la discipline dans la première moitié du XX^e siècle et d'autre part en abordant le problème délicat de l'attitude des germanistes français face à l'Allemagne de 1933-1939. Elle a également contribué à l'histoire des transferts culturels franco-allemands en permettant d'observer la diffusion de la science allemande dans les milieux savants et universitaires de l'époque et a dessiné, grâce à la prosopographie des collaborateurs, les contours d'un milieu intellectuel sensible à la culture et à la science allemandes.

De ce premier travail est né le projet d'une thèse de doctorat, qui s'intéresserait de manière plus générale à la place de l'Allemagne et des pays de langue germanique dans des revues savantes contemporaines de la *Revue germanique*. Le choix s'est porté sur les sciences humaines, du fait de l'influence exercée par l'Allemagne dans ce domaine, notamment l'histoire, dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Il s'agit d'évaluer, au sein d'un corpus de revues pertinent, l'espace occupé par les articles consacrés aux auteurs, manifestations artistiques et scientifiques de l'aire culturelle germanique, d'apprécier la place des revues et ouvrages allemands et d'identifier les périodes de crise ou d'engouement pour l'Allemagne. La prosopographie des collaborateurs de ces revues doit permettre d'élargir l'index biographique réalisé pour la *Revue germanique*, et, grâce à des croisements entre ces différents groupes, délimiter les contours d'une population d'intermédiaires entre la France et l'Allemagne.

Ce rapport, qui constitue une première étape de cette thèse, intitulée « La place relative de l'aire culturelle germanique dans les revues savantes des sciences humaines (1890-1940) », a pour objectif d'expérimenter une méthodologie de travail. Il a semblé plus aisé de commencer par l'étude et la comparaison

approfondie de deux revues au sein d'une seule discipline, afin d'asseoir le travail sur des bases solides, en vue d'un élargissement ultérieur. Si mon choix s'est porté sur l'histoire, c'est d'une part parce que, du fait de ma formation, cette discipline m'est familière, et d'autre part parce qu'il existe des travaux sur la question de l'influence allemande sur les études historiques françaises, notamment ceux de Charles-Olivier Carbonell. Dans la perspective d'évaluer le poids de la science allemande, deux revues ont semblé tout à fait adéquates, l'une parce qu'elle se réclame d'emblée du modèle allemand, la *Revue historique*, l'autre parce qu'elle semble rejeter l'héritage de l'érudition allemande, la *Revue de synthèse historique*. Les revues, qui conservent dans leurs Bibliographies, leurs Comptes rendus critiques, leurs Bulletins ou leurs Revues des revues des traces des échanges intellectuels, des polémiques scientifiques, de la diffusion et de la pénétration des idées, sont la source idéale pour ce type de recherche.

Présentation des sources

1. Les revues, une source à part entière

Il semble nécessaire de rappeler que, quoique rarement considérée comme tel, la revue est bien une source à part entière. Il a donc paru utile, en guise d'introduction à cette étude, de rappeler son histoire et ses particularités.

Comme l'explique Simon Jeune dans l'*Histoire de l'édition française*¹, la revue est un modèle arrivé en France au début du XX^e siècle, venu d'Angleterre et d'Allemagne. Le mot apparaît en 1805 lorsque la *Décade philosophique* change de nom pour s'appeler *Revue philosophique*, sans doute sous l'influence anglaise de *The monthly Review* (fondée en 1749) ou *The Edimburgh Review* (fondée en 1802). Cette forme de périodique se situe à mi-chemin entre le quotidien et la monographie, comme l'explique très bien un auteur de la *Revue des deux mondes* en 1832, qui parle d'une « méthode de pensée et d'enseignement, qui participe à la fois du caractère actuel des journaux et de la discussion grave des livres »². Cette nouvelle formule rencontre rapidement un vif succès, avec le développement de revues de culture et d'information générale aux centres d'intérêt très vastes (sciences, histoire, philosophie, géographie, politique, vie littéraire et artistique). La plus célèbre d'entre elles – et la plus abondamment étudiée – est la *Revue des deux Mondes*, fondée en 1829.

Dans les années 1880, les revues se diversifient : parallèlement aux revues traditionnelles, littéraires et politiques, apparaissent de nouveaux modèles, revues artistiques d'avant-garde ou revues scientifiques³. Cette époque voit notamment l'émergence de revues d'un genre nouveau, qui participent à la construction d'un discours savant. Ces revues, dont la *Revue historique* et la *Revue de synthèse*

¹ Jeune S. *Les revues littéraires*. Histoire de l'édition française : le temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle époque. Paris : Promodis, 1985, t. 3, p. 409-415.

² *Revue des deux mondes*, 1832, t. 5, (prospectus anonyme).

historique font partie, reposent sur une spécialisation de plus en plus forte des disciplines et s'appuient sur des maisons d'édition spécialisées comme Alcan ou Berger-Levrault. Ces nouvelles revues accompagnent la spécialisation croissante des savoirs. Elles offrent de nouveaux débouchés de publication aux universitaires, qui n'avaient jusqu'alors pour seule tribune que les grandes revues de culture générale.

La revue prise comme source est rarement étudiée pour elle-même mais souvent mobilisée pour les informations qu'elle contient sur un thème défini. Malgré une immense variété de sujets, les revues présentent des caractéristiques communes, propres à les différencier de publications semblables, et souvent confondues, comme le journal ou le magazine. Chaque revue est en effet porteuse d'un programme, qui préside à sa naissance. La simple lecture du titre suffit parfois à le rendre explicite, mais il nécessite parfois une approche plus subtile. Cette notion de programme fondateur est particulièrement évidente dans des revues militantes comme *Effort libre*⁴, mais est également déterminante pour des revues comme la *Revue historique* et la *Revue de synthèse historique*, toutes deux fruit d'un projet scientifique ambitieux. Par ailleurs, les inflexions et variations de ce programme au cours de la vie de la revue sont tout aussi riches de sens que les revendications originelles : le succès ou l'échec de l'idée fondatrice ont une importance égale dans l'histoire intellectuelle de la **revue prise comme source**.

Une autre caractéristique de la revue est sa longévité très variable, et parfois très courte. Face à des revues comme *Action* (1920-1922), on trouve la *Revue des deux Mondes* (1829-1971), la *Revue des études historiques* (1835-1934) ou la *Revue historique*, fondée en 1876 et toujours publiée. Elle est parfois le seul témoin d'un mouvement éphémère, ce qui assure encore, s'il était besoin, son statut de source de premier ordre. Dans un paysage éditorial mouvant, la longévité d'une revue a donc toujours quelque chose de miraculeux.

³ Loué T. *Les revues dans le paysage intellectuel de la France contemporaine: entre clivages et solidarités*. Les solidarités : le lien social dans tous ses états. Pessac : Maison des sciences de l'homme, 2001, p.41-53.

⁴ Prochasson C. *L'Effort Libre de Jean-Richard Bloch (1910-1914)*. Cahiers Georges Sorel, t. 5, 1987, p. 105-118.

Rappelons aussi, même si cela peut paraître évident, que, par sa périodicité, – elle est souvent mensuelle ou bimensuelle – elle s’inscrit dans un rapport au temps plus apaisé, car moins, immédiat que la presse quotidienne et ou hebdomadaire. Elle bénéficie ainsi du recul sur les événements – ce dont elle se fait d’ailleurs une fierté. Ce temps de réflexion en fait un des moyens privilégié d’expression de la vie intellectuelle. Ceci explique sans doute que pour beaucoup de revues les enjeux commerciaux ne sont pas prioritaires : le succès d’une revue ne se mesure pas à sa réussite commerciale. La reconnaissance espérée vient bien plus souvent des pairs intellectuels. Cela est particulièrement vrai pour les revues savantes.

Dans la perspective d’une histoire intellectuelle, la revue est un objet passionnant, car elle témoigne des formes de sociabilités propres nouées autour de l’outil qu’elle constitue. Il est certes souvent difficile de percevoir, derrière le choix des articles et la rédaction du bulletin, les discussions et débats qui ont présidé à leur rédaction. Mais la revue est surtout le carrefour des trajectoires individuelles, un point de rencontre sur un programme commun, ou pour reprendre la formule d’Auguste Anglès : elle est « un credo commun »⁵. Elle est donc en cela une trace écrite précieuse pour connaître les liens et les échanges entre intellectuels. Pour Béatrice Didier et Ropars Marie-Claire, toute participation rattache immédiatement un auteur à une communauté identifiée⁶. Elles mettent ainsi l’accent sur le lien étroit entre l’appartenance à une communauté scientifique et la participation à une revue. La revue, organe d’expression d’un discours collectif politique, scientifique ou artistique est donc un outil privilégié pour écrire l’histoire des intellectuels.

Ces réflexions nous permettent, à la suite de Jacques Julliard, dans son introduction au *Cahier George Sorel* consacrée à la place des revues dans la vie intellectuelle⁷, de dessiner quelques catégories de revues. Celles-ci ne sont absolument pas exclusives et sont surtout des outils conceptuels, susceptibles de nous aider dans l’étude d’un corpus de revues de sciences humaines.

⁵ Pluet-Despatin J. *Une contribution à l’histoire des intellectuels : les revues*. Sociabilités intellectuelles, Cahiers de l’Institut d’Histoire du Temps présent, n° 20, 1992, p.125-136.

⁶ Didier B., Ropars M. -C. *Passage par la revue*. Revue et recherche, Les Cahiers de Paris 8, 1994, p. 11.

⁷ Julliard J. Le monde des revues au début du siècle. *Cahiers Georges Sorel*, t. 5, 1987, p.3-9.

L'auteur distingue tout d'abord la revue-personne de la revue-carrefour. La première est une publication qui doit la vie à l'investissement d'une personnalité, qui y consacre son temps et son énergie, alors que la revue-carrefour fonctionne de manière moins égocentrique, puisque s'y croisent plusieurs individus. Il est évident que certaines revues ne rentrent pas exclusivement dans l'un ou l'autre de ces modèles. Il est fréquent qu'un homme soit l'âme agissante d'une revue, et une administration « démocratique » ne signifie pas pour autant l'absence d'un homme plus engagé que les autres au sein de la revue.

L'auteur différencie ensuite la revue-recueil de la revue-famille. La première est le « regroupement plus ou moins fortuit d'auteurs autour d'une discipline ou d'un champ de recherche. ». Elles est plus le reflet d'une institution que celui d'un homme ou d'une idée. La seconde est le rassemblement d'auteurs autour d'un credo commun, souvent incarné par un homme. On peut citer des revues-famille comme l'*Année sociologique* de Durkheim ou les *Annales* de Marc Bloch.

On peut aussi, avec Béatrice Didier et Marie-Claire Ropas⁸, distinguer la revue-manifeste, qui, liée à une avant-garde, survit rarement au combat pour lequel elle a été créée, de la revue de longue durée, qui, pour durer, est amenée à évoluer avec son temps. Celles-ci donnent d'ailleurs l'exemple de la *Revue historique*, qui, pour pouvoir fêter son 130^{ème} anniversaire en 2006, a nécessairement dû se transformer.

A partir de ces outils de réflexion, il est donc possible de déterminer les catégories auxquelles les deux revues étudiées appartiennent ou se rattachent : sont-elles plutôt l'œuvre d'une vie ou le fruit d'un véritable travail collectif ? Rassemblent-elles des collaborateurs au nom d'une discipline ou d'un programme commun ? Doivent-elles leur existence à une avant-garde éphémère ou à courant plus durable ?

⁸ Didier B., Ropars M.-C. *Op cit.*

En dépit des apparences, répondre à ces questions n'est pas toujours aisé. En effet, une des caractéristique de la revue, et c'est là un obstacle à son étude, est son aspect fini, lissé : au final, la revue présente souvent un front uni, résultant – ou non – de compromis et discussions. Elle nous donc cache les coulisses de sa rédaction, nous empêchant d'accéder à son envers, quand se négocie le sommaire et les orientations de chaque numéro. Ce problème, déjà évoqué, est rarement compensé par d'autres sources écrites. En effet, la matière documentaire issue de l'activité des revues, a été longtemps négligée par le monde des archives. Cet état de fait a pour conséquence que nous ignorons aujourd'hui encore beaucoup de choses, tant de leur gestion quotidienne que de leur fabrication intellectuelle.

Ces difficultés ne doivent pas pour autant décourager le chercheur. Il n'est pas impossible de s'intéresser à une revue, et de tenter d'en écrire l'histoire : il suffit d'avoir une méthode éprouvée. Dans un article extrait des *Cahiers Georges Sorel*⁹, Christophe Prochasson dresse ainsi une grille de questions à poser pour comprendre le pourquoi d'une revue, grille que nous avons reprise dans le cadre de notre travail : de quel type de création s'agit-il ? Est-elle individuelle ou collective ? Quels sont les moyens financiers mis en œuvre ? Il faut aussi tout simplement s'intéresser aux caractères externes de la revue (sa dimension, la texture du papier, ses illustrations et leur évolution), à sa périodicité ainsi qu'au type d'abonnement proposé. Pour les abonnés, il est nécessaire de rassembler un maximum d'informations sur leur nombre, leurs qualités, leurs nationalités. Les collaborateurs appellent également une étude approfondie : qui sont-ils ? Combien ? Sont-ils réguliers ou occasionnels, rémunérés ou bénévoles ? Quelle est leur nationalité et leur domaine d'activité dans la vie intellectuelle ? Il importe également de connaître les lieux ou les maisons d'édition, le tirage et la diffusion de la revue ainsi que les rapports avec les autres revues : la revue a-t-elle des modèles, des partenaires, des concurrents ? Les thèmes traités au sein de la revue sont également un élément fort de son identité. Toutes ces questions permettent, en abordant un maximum d'aspects, de cerner une revue.

Il ne faut donc pas se laisser rebuter par la spécificité de cette source et son abord difficile. Il est d'autant plus utile de les étudier si l'on cherche à faire l'histoire des intellectuels, qu'elles constituent un mode d'approche privilégié de des milieux intellectuels. J.-J. Goblot rappelle dans une étude exemplaire¹⁰ qu'un journal est l'œuvre d'un groupe, qu'il est très précieux pour comprendre tout un univers intellectuel. Il souligne également à juste titre qu'une revue n'est pas uniquement l'assemblage de textes imprimés, mais le fruit du travail des hommes¹¹. En outre, en tant qu'organe de presse, elle véhicule des idées et des savoirs, ce qui en fait un outil de l'histoire des transferts culturels. La revue savante est un lieu de rencontre et d'échange, et même si, comme on l'a dit plus haut, il est parfois difficile de pénétrer dans les coulisses de la rédaction, elle témoigne des débats intellectuels de son temps. Les décisions prises en amont se répercutent en surface, notamment dans les Comptes rendus ou les Bulletins. Le fait de recenser – ou non – un livre, dépouiller – ou non – un périodique, peut en dire long sur l'esprit d'une revue. En analysant les ouvrages recensés dans les revues, il est possible d'observer des circuits de diffusion et les liens avec l'étranger.

La revue savante est d'autant plus précieuse pour l'histoire des idées qu'elle est étroitement liée à l'émergence de nouveaux courants intellectuels et à la mise en place de disciplines scientifiques. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, elle prend une importance décisive dans la vie politique, littéraire et scientifique du pays. C'est ce qu'affirme Benoît Lecoq, qui soutient qu'« à partir des années 1900, en un moment où les idées et les événements semblent en proie à une sorte d'effervescence, elles deviennent une véritable nécessité »¹². Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, elles sont véritablement lieu de constitution du discours scientifique.

Les revues savantes véhiculent des idées d'un homme, d'un courant, d'un pays à un autre. Le choix de la revue comme source pour mesurer l'influence de la

⁹ Prochasson C. *Op. cit.*

¹⁰ Goblot J.-J. *La jeune France libérale : Le Globe et son groupe littéraire 1824-1830*. Paris : Plon, 710 p.

¹¹ Goblot J.-J. *Op. cit.*, p. 18.

¹² Lecoq B. *Les revues*. Histoire de l'édition française : le livre concurrencé. Paris, Promodis, 1985, t. 4, p. 352.

science allemande dans un milieu lettré et universitaire semble donc particulièrement adapté.

2. Méthodologie

Ces réflexions préalables sur les caractéristiques de la revue permettent de définir les éléments principaux qui constituent une étude de revue. Comment faire un portrait le plus fidèle possible d'une revue ? Quelles rubriques doivent faire l'objet d'une attention particulière ?

La première étape consiste à replacer la fondation de la revue dans son contexte historique, culturel et institutionnel, afin d'en repérer les enjeux. La suivante consiste à s'intéresser aux acteurs de cette revue, particulièrement les fondateurs et directeurs, ce qui permet de mieux pénétrer l'esprit de la revue. Enfin, pour évaluer la place du modèle allemand, il faut procéder à des études statistiques sur des rubriques pertinentes.

Un remarque préliminaire s'impose : on a pu s'appuyer pour l'étude de la *Revue historique* et de la *Revue de synthèse historique* sur une bibliographie plus abondante que pour la *Revue germanique*. Celles-ci, plus que celle-là, ont en effet suscité l'intérêt des historiens, la première pour sa longévité, la seconde, parce qu'elle est l'ancêtre d'une revue célèbre, les *Annales*. On a également pu s'inspirer des méthodes de travail employées par Carbonell et Fugler pour étudier respectivement la *Revue historique* et la *Revue de synthèse historique*¹³.

¹³ - Carbonell C.-O. *Histoire et historiens : une mutation idéologique des historiens français, 1865-1885*. Toulouse : Privat, 1976, 605 p.

- Fugler M. *Fondateurs et collaborateurs, les débuts de la Revue de synthèse historique (1900-1910)*. Henri Berr et la culture du XX^e siècle : histoire, science et philosophie. Paris : Albin Michel, 1997, p.173-188.

Portrait des revues

Avant de s'interroger sur la place occupée par la science et les références allemandes, il a paru nécessaire de présenter de manière approfondie les deux revues qui sont l'objet de cette étude. Afin de dresser un portrait complet de chacun de ces périodiques, on évoquera notamment le contexte intellectuel, les ambitions des fondateurs, la personnalité des directeurs et des collaborateurs. Les éléments rassemblés ici sont tirés d'une part du dépouillement des deux périodiques et d'autre part de la lecture d'une riche bibliographie. Pour des raisons différentes, ces deux revues ont en effet suscité l'intérêt des historiens, l'une parce qu'elle incarne l'école méthodique en histoire, l'autre parce qu'elle est considérée comme « l'ancêtre » des *Annales*.

Il a semblé pertinent de d'ouvrir avec la présentation de la revue la plus ancienne, c'est-à-dire la *Revue historique*, fondée en 1876. Le choix de l'ordre chronologique permet en effet de faire apparaître clairement les évolutions historiques.

1. La Revue historique : « un organe de la collaboration historiographique franco-allemande »¹⁴ ?

Dans son ouvrage sur la mutation historiographique de la fin du XIX^e siècle, Charles-Olivier Carbonell évoque la *Revue historique* en ces termes : « un organe de la collaboration historiographie franco-allemande ». Dans le cadre de notre étude, il est nécessaire de revenir sur ce propos, afin de comprendre sur quoi repose cette affirmation et d’y apporter, au besoin, les nuances nécessaires. Dans ce but, il a semblé pertinent de commencer en rappeler le climat de 1876, d’analyser la fondation de la *Revue historique*, et enfin d’accorder une attention particulière au fondateur, puis directeur, de la revue : Gabriel Monod.

1.1. La « crise allemande de la pensée française »¹⁵

En 1876 est fondé la *Revue historique*, soit six ans après la défaite de la France face à la Prusse. Si l’on veut étudier la place occupée par la science allemande dans ce périodique, il est nécessaire de bien comprendre ce contexte déterminant.

1.1.1. Les intellectuels français et l’Allemagne après 1870

Plusieurs ouvrages peuvent nous aider à cerner le climat psychologique et intellectuel de l’après-défaite, que Claude Digeon n’hésite pas à qualifier de « crise allemande de la pensée française ». Dans son ouvrage canonique, il montre que les intellectuels français ont été profondément marqués par la défaite militaire de 1870. Beaucoup sont en effet persuadés que les penseurs allemands ont une grande part dans la victoire de leur pays. Cette conviction entraîne chez les intellectuels français un sentiment de culpabilité collective : ils se soucient dorénavant d’influer davantage sur la marche du pays. Pour étudier les conséquences politiques, morales et affectives de la guerre franco-prussienne sur les penseurs français, Digeon distingue plusieurs générations d’écrivains, en fonction de leur âge au moment de la guerre. La génération qui nous intéresse est

¹⁴ Carbonell C.-O. *op. cit.*, note 13, p. 429.

celle des auteurs âgés de 20 à 30 ans en 1870 : c'est en effet celle de Gabriel Monod. Claude Digeon rappelle que, pour une partie de ces jeunes intellectuels, la guerre est d'abord une expérience physique. Gabriel Monod, par exemple, a été infirmier pendant la toute la campagne. Puis l'auteur décrit les effets profonds de cette guerre sur ces jeunes gens :

*La guerre, si elle les trouble en tant qu'hommes et Français, elle ne contredit pas, comme chez leurs aînés, des habitudes de pensée, ni une confiance mise depuis longtemps en l'Allemagne. En outre, elle les frappe à leur entrée dans la littérature active ; elle ne crée pas dans leur vie une coupure, mais représente un point de départ.*¹⁶

Cette génération, qui a découvert l'Allemagne notamment par les œuvres de Mme de Staël¹⁷ et qui s'inquiète désormais de l'évolution de l'empire allemand, ne sait plus que penser de l'Allemagne.

A la suite de Claude Digeon, d'autres historiens se sont intéressés aux rapports complexes que les intellectuels français ont entretenus avec la science allemande après la défaite. Ainsi Charles-Olivier Carbonell nous montre, dans la dernière partie de son livre, intitulé « Le défi allemand », le « procès » qu'ils ont intenté contre la science allemande. Ces intellectuels tiennent des discours plus ou moins véhéments, selon qu'ils sont admirateurs de l'Allemagne ou nationalistes fervents. Les premiers, comme Joseph Reinach, constatent qu'« après 1870, l'influence de l'Allemagne est générale, [qu'elle] s'exerce dans toutes les sciences de raisonnement et les sciences d'observation, histoire et philosophie, grammaire et linguistique, paléographie et critique des textes, lexicographie et archéologie, jurisprudence et exégèse »¹⁸. L'imitation de l'Allemagne a cependant eu des conséquences jusque dans la tournure de l'esprit français, qui prend un peu de « l'esprit approfondissant » germanique, au point de risquer, selon Reinach, « de lui en prendre trop, par une imitation peu raisonnée et de perdre quelques-unes de nos qualités naturelles ». Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, Ferdinand Brunetière n'hésite pas à dire que l'esprit français s'est fourvoyé dans des voies « qui jamais n'avaient été les siennes », en renonçant à « un vif sentiment de l'art,

¹⁵ Digeon C. *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*. Paris : PUF, 1992, 568 p.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 255.

¹⁷ Staël G. (de). *De l'Allemagne*. Paris : H. Nicolle, 1813, 3 vol.

¹⁸ Reinach J. *France et Allemagne. Etudes de littérature et d'histoire*. Paris : Hachette, 1889, p. 54.

de la proportion, de la mesure, qui jadis caractérisait l'esprit national »¹⁹. Chez les membres de l'Action française, le diagnostic est plus sévère. Ils dénoncent avec véhémence l'influence qu'a exercé l'Allemagne sur les esprits français après 1870. Victor Bérard parle en effet de « l'admiration servile » des intellectuels français à l'égard de la science allemande et d'un « culte aveugle de l'érudition germanique »²⁰. Dans *L'esprit de la nouvelle Sorbonne*²¹, Henri Massis déplore que les intellectuels français aient été obnubilés par le modèle allemand: « Dans l'enseignement supérieur, comme en beaucoup d'autres domaines, c'est l'imitation de l'Allemagne qui nous a obsédés ». Il remet en cause le rapport établi entre le dynamisme intellectuel allemand et la victoire militaire de 1870 :

*Nul ne songeant à mettre en doute que le sort des armes leur ayant été favorable, c'étaient les procédés de culture, l'enseignement, le génie même des Allemands qui avaient eu raison des nôtres. [...] Qu'il y eut un lien logique, intelligible, entre notre système d'études classiques et la capitulation de Metz, comme aussi bien sûr entre la méthode des universités allemandes et l'envahissement de Paris, c'est ce que tout le monde admît, sans que nul ait jamais pu d'ailleurs formuler ce lien avec la moindre précision.*²²

Ces propos, qui peuvent sembler exagérés, témoignent néanmoins d'une réalité historique, qui a été confirmée par des analyses postérieures, notamment par l'historiographe Louis Halphen, qui évoque en ces termes la place de la science allemande dans le dernier quart du XIX^e siècle :

*L'érudition allemande fut prônée en France par ceux de nos historiens qui incarnaient le mieux le pur esprit français. Il en fut de si persuasifs – tel Renan –, qu'à l'approche de la guerre de 1870, voire durant les années qui suivirent, il fut de mode parmi certains de nos savants de ne plus jurer que par l'Allemagne et que les livres allemands, traduits à l'envi, passèrent aux yeux de plus d'un pour des modèles dont il n'y avait plus qu'à se rapprocher.*²³

Dans cet article, écrit au lendemain de la Première Guerre mondiale, il décrit les manifestations du prestige de la science allemande : « Il est vrai que les livres des savants allemands encombraient les rayons de nos bibliothèques et nos tables de travail ; nous nous reportions journellement à leurs éditions de textes, à leurs

¹⁹ Brunetière F. *L'érudition contemporaine*. Revue des Deux Mondes, 1879, 1^{er} juin, p. 620.

²⁰ Bérard V. *Un mensonge de la science allemande. Les « Prolégomènes à Homère de F.-A. Wolf*. Paris, 1917, p. 284.

²¹ Agathon. *L'esprit de la nouvelle Sorbonne, la crise de la culture classique, la crise du français*. Paris, 1911, 376 p.

²² *Ibid.*, p. 12.

²³ Halphen L. *Les historiens français et la science allemande*. Scientia, mai 1923.

recueils, à leurs répertoires, à leurs manuels, à leurs revues »²⁴. Sur un ton empreint d'un certain de patriotisme, Louis Halphen nuance pourtant la situation : « N'exagérons rien : la France n'avait pas tout à apprendre et les Allemands ne pouvaient tout lui enseigner »²⁵. Il rappelle ainsi que, pour l'histoire du Moyen-âge, Mabillon a mis au point dès le XVIII^e siècle une méthode de critique des documents et que la fondation de l'Ecole des Chartes en 1821 a donné un longueur d'avance à la France sur son voisin d'outre-Rhin. On a selon lui, exagéré l'importance de l'influence intellectuelle allemande :

*Nos livres, nos revues, nos journaux même ont retenti d'accusations de « germanisme » lancées à tort et à travers contre l'élite de nos maîtres et nos savants dès que chez nous le goût de l'idée pour elle-même ou du plaisir esthétique pur pouvait paraître, ne fût-ce que pour un temps, céder le pas à la recherche scientifique et érudite*²⁶.

Le contexte historique explique sans doute cette nuance « patriotique » apportée par Louis Halphen. Mais dans l'ensemble, les historiographes s'accordent à dire, comme Louis Madelin, « qu'au lendemain de la guerre de 1870-1871, la supériorité scientifique allemand [est] admise comme un dogme²⁷ ».

1.1.2. Les historiens face au « pays de l'érudition »

Comme on peut le voir dans les propos de Louis Halphen, l'histoire a été fortement touchée par cette influence de la science allemande. Dans beaucoup de domaines historiques en effet, les ouvrages allemands font référence :

(...) qu'il s'agît de l'histoire de l'antiquité ou de l'histoire du Moyen Age et même de l'histoire moderne, qu'il s'agît d'histoire européenne ou d'histoire orientale, l'historien français en était réduit trop fréquemment pour fonder les premières assises de son travail, aux seules ressources de l'érudition allemande²⁸.

On peut donc légitimement se demander comment les historiens français ont perçu cette prééminence de l'érudition allemande. Charles-Olivier Carbonell, dans *Histoire et historiens : une mutation idéologique des historiens français*²⁹, s'intéresse à leur attitude à l'égard de la science allemande, avant et après la guerre franco-prussienne. Il tente de montrer le sentiment complexe que ceux-ci

²⁴ *Op. cit.*, p. 338.

²⁵ *Op. cit.*, p. 337.

²⁶ *Op. cit.*, p. 338.

²⁷ Madelin L. *Le mouvement historique en France*. Revue des études historiques, 1933, mai-juin, p. 268

²⁸ Halphen L. *op. cit.*, p. 339.

²⁹ Carbonell C.-O. *op. cit.*, note 13.

éprouvent, mêlant admiration, étonnement et crainte. Cette admiration, qui est née avant la guerre avant la guerre a été amplifiée par la défaite de 1870 et se lit dans beaucoup d'écrits d'historiens de l'époque. Elle devient même un cliché du discours historique. Ainsi, les revues parlent de « la savante Allemagne qui fouille depuis plus d'un siècle avec un zèle infatigable dans les plus ténébreuses obscurités du droit romain »³⁰ ou de « la savante Allemagne dont les philologues ont multiplié les grands travaux sur les langues celtiques »³¹. La *Revue des questions historiques* n'hésite pas à qualifier les historiens allemands d'un élogieux « princes de l'érudition »³². Cependant pour comprendre ce qui suscite l'admiration des historiens français, il faut dépasser ce discours stéréotypé. Ils sont en effet fascinés par le nombre des chercheurs et l'abondance des publications allemandes. Gabriel Monod parle en effet d'un véritable « flot livresque et humain »³³. Ils sont également impressionnés par le gigantisme des collections et la densité des ouvrages publiés outre-Rhin. Mais ce qui fait la vitalité de l'historiographie allemande, c'est sa capacité à investir des champs nouveaux, comme la mythologie comparée, la philologie, la grammaire historique ou la paléographie. Gabriel Monod parle en termes élogieux de l'enseignement qu'il a reçu à Berlin de Philippe Jaffé, professeur pour les sciences historiques auxiliaires de l'histoire à l'Université de Berlin.

La fascination des historiens français pour l'Allemagne et ses universités leur fait prendre conscience de la crise de l'historiographie française. Nombreux sont ceux qui croient connaître le « coupable » et proposent des solutions pour y remédier. Les uns accusent l'esprit partisan qui étouffe l'historiographie française, les autres, l'enseignement supérieur sclérosé, incapable de former les jeunes esprits, d'autres encore, le goût immodéré des historiens français pour le style. Ce constat amer de l'essoufflement des sciences historiques françaises est à l'origine d'un mouvement de renouvellement, qui, contrairement à ce que l'on a pu croire, ne doit pas tout à la défaite de Sedan, et se manifeste dès 1865. La fondation de la *RH* est cependant

³⁰ *Revue critique*, 1867, t. 2, p. 338.

³¹ *Revue celtique*, 1872, t. 1, p. 1.

³² *Revue des questions historiques*, t. 12, p. 572.

³³ *Revue historique*, 1876, t. 1, p. 508.

un temps fort de ce renouveau. Nous pouvons conclure avec sur ces propos de Carbonell :

*1870 apparaît, au premier abord, comme une date charnière, mais à l'analyse, il se révèle que c'est vers 1865 que naissent les manifestations d'un renouvellement et que c'est en 1876, avec la fondation de la Revue historique que l'historiographie française se donne les moyens de le réaliser.*³⁴

1.2. La fondation de la Revue historique

En 1876, à une époque où le prestige de la science allemande est grand, les sciences historiques françaises voient apparaître une nouvelle publication, la *Revue historique*, fondée par l'historien Gabriel Monod. Ce nouveau périodique marque le paysage éditorial français par sa longévité, par sa longévité : aujourd'hui encore, sous la direction de Claude Gauvard et Jean-François Sirinelli³⁵, cette revue, publiée aux PUF, continue de fournir une information de qualité sur les progrès de la recherche en histoire.

1.2.1. Amitiés normaliennes

L'histoire de la *Revue historique* commence par une histoire d'amitié entre deux jeunes normaliens. Le premier, Félix Alcan, futur éditeur de la *Revue historique*, de la *Revue philosophique* ou de la *Revue germanique*, entre à l'Ecole normale supérieure en 1862. Il y rencontre Gabriel Monod, et, bien que scientifique³⁶, il se lie avec un groupe de littéraires, historiens ou philosophes. A ce cercle d'amis appartiennent aussi Ernest Lavisse et Théodule Ribot. C'est l'amour de la musique qui rassemble Gabriel Monod et Félix Alcan, musicien et improvisateur de talent. Leur amitié tient à la fois à ce goût commun, à leur appartenance à des minorités religieuses, juive pour Alcan, protestante pour Monod, et à leurs origines géographiques. Alcan et Marguerite Sée, son épouse, sont en effet originaires de vieilles familles israélites, messine pour lui et alsacienne pour elle. Valérie Tesnière décrit d'ailleurs le couple en ces termes : « Marguerite et Félix Alcan ne sont pas des Parisiens, mais avant tout des Alsaciens-Lorrains installés à Paris »³⁷.

³⁴ Carbonell C.-O. *op. cit.*, p. 588.

³⁵ http://www.puf.com/Serial.aspx?serial_id=000264

³⁶ Il est rentré à l'Ecole normale en section sciences et s'est spécialisé en mathématiques.

³⁷ Tesnière V. *Le Quadrige : un siècle d'édition universitaire, 1860-1968*. Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 58.

Ils militent d'ailleurs dans des associations caritatives d'Alsaciens avec la famille Monod, liée à l'Alsace par la mère de Gabriel. Ce dernier a d'ailleurs joué un rôle de premier plan dans la fondation de l'Ecole alsacienne, où il enseigne de 1874 à 1888. Par leurs origines, ils sont donc tous deux tournés vers l'Est. La perte de l'Alsace-Lorraine a naturellement contribué à renforcer les liens entre les deux hommes, qui manifestent le patriotisme propre à ceux qui ont opté pour la France après le désastre de Sedan.

Dès son entrée à la rue d'Ulm, Alcan nourrit le projet d'une grande librairie « ouverte à toutes les conceptions intellectuelles, aux diverses écoles philosophiques et aux manifestations scientifiques de tous genres »³⁸. Son grand-père paternel, un savant orientaliste et hébraïsant, avait lui-même fondé une maison de librairie et d'édition, rue de la cathédrale à Metz. L'éclectisme du catalogue témoigne du libéralisme et de l'ouverture d'esprit du libraire. Monod quant à lui rêve d'une revue qui « accueillerait tous les articles originaux s'appuyant sur une documentation sérieuse, écrits en un style sobre et élégant ; [qui] s'ouvrirait largement aux débutants ; [qui] signalerait tous les ouvrages d'histoire nouvellement parus ; [qui] en indiquerait les défauts comme les qualités »³⁹. Il a déjà l'ambition d'attacher son nom à un périodique : « Il faut que j'achève mes thèses, que je sois docteur, que je fasse **ma** Revue. »⁴⁰

Alcan a l'occasion de concrétiser son projet en devenant en 1875 l'associé de Germer Baillière, qui gère une librairie installée rue de l'Ecole de médecine. Ce dernier, de plus en plus occupé sa carrière politique, a besoin d'un directeur littéraire : il confie donc la gestion courante de l'établissement à Félix Alcan. A cette époque, Baillière se désintéresse de certains de ses titres, comme la *Revue politique et littéraire*, dirigée par Eugène Young et souhaite réinvestir les domaines philosophiques et historiques. Cette volonté coïncide avec les desseins de Félix Alcan : dès 1875, il pousse auprès de Baillière les projets de revues d'histoire et de philosophie de ses amis Gabriel Monod et Théodule Ribot.

³⁸ *Op. cit.*, p. 55.

³⁹ Pfister, C. *Histoire et historiens depuis 50 ans*. Paris, Alcan, 1927-1928.

⁴⁰ lettre à Gaston Paris, 9 août 1875, BnF, Mss, Nouv. acqu. fr., 24450, f 109 et suiv.

Comme on l'a vu plus haut, très tôt, Gabriel Monod nourrit l'espoir de créer sa propre revue. En 1868, alors qu'il est à Florence pour sa thèse, il écrit à Jules Michelet qu'il a le « projet un peu chimérique de créer à Florence une grande école libre internationale et une grande revue, non moins libre et non moins internationale »⁴¹. En 1875, il y réfléchit sérieusement et en bâtit la maquette avec son ami Félix Alcan. Il existe certes déjà des revues spécialisées, comme la *Revue des questions historiques* ou la *Revue critique d'histoire et de littérature*, mais elles ne correspondent pas à son dessein. La première car elle défend une conception catholique et royaliste de l'histoire ; la seconde, fondée par deux linguistes, Paul Meyer et Gaston Paris, parce qu'elle ne lui semble pas l'instrument adapté à un profond renouvellement de l'historiographie française. En effet cette publication modeste, lancée en 1866 contient avant tout des comptes rendus d'ouvrages, au ton souvent féroce et a fait de la dénonciation des « mauvais » auteurs sa spécialité. Signalons que Gabriel Monod en devient co-directeur en 1873, à la demande des fondateurs. Mais la formule « bâtarde » de la *Revue critique d'histoire et de littérature* ne le satisfait pas, parce que trop généraliste – elle accueille aussi bien l'archéologie et l'histoire que la poésie, la philologie, la théologie ou la philosophie. Monod désire en effet une revue qui soit exclusivement consacrée à l'histoire. En créer une nouvelle serait pour lui le moyen de participer au renouvellement de l'historiographie française en encourageant une histoire objective et positive, fondée sur un examen critique des sources archivistiques.

1.2.2. Un manifeste de l'école méthodique

« Tous les historiens de l'historiographie en conviennent : avec la création en 1876 de la *Revue historique*, une école se constitue dont les éléments jusqu'alors dispersés et inorganisés n'avaient ni doctrine clairement définie ni tribune régulièrement ouverte. »⁴² Ces mots de Charles-Olivier Carbonell montrent bien que la fondation de la *Revue historique* est étroitement liée à l'émergence d'une histoire positiviste, qui s'appuie sur une analyse scientifique des sources.

⁴¹ Monod G. *À M. et Mme Jules Roy (30 septembre 1878-1903)*. Nogent-le-Rotrou, 1903, p. 5.

Le premier numéro de la revue, paru le 1^{er} janvier 1876, est un document essentiel pour analyser la constitution de cette école, car il contient à la fois un article intitulé « Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle »⁴³, que l'on peut considérer comme un manifeste, et la liste des parrains de ce nouvel organe, autrement dit des personnalités favorables à cette nouvelle conception de l'histoire.

Puisqu'il est évident que le fait de revendiquer ou récuser la filiation d'un périodique en dit long sur l'esprit d'une revue, il a semblé nécessaire de s'intéresser dans un premier temps aux modèles et aux anti-modèles de la *Revue historique*. Ainsi, comment se définit la *Revue historique* ? Par quel jeu de références positives et négatives ? On l'a vu, il existe déjà un grand nombre de périodiques historiques en France, notamment la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (BEC), la *Revue archéologique*, la *Revue critique d'histoire et de littérature* ou encore la *Revue des questions historiques*. Comment ces revues ont-elles influencé la *Revue historique* ? Le caractère généraliste de celle-ci, qui vise un public large, la distingue de revues comme la BEC ou la *Revue archéologique*, davantage destinées à un lectorat spécialisé. Si dans son article d'introduction, Monod rend un hommage discret à une autre de ces revues :

Il y a neuf ans, une revue a été fondée avec des intentions analogues aux nôtres, c'est la Revue des questions historiques. Le succès qui l'a accueilli, les heureux résultats qu'elle a produit, le profit que nous avons nous-mêmes retiré de sa lecture ont été un encouragement pour nous à l'imiter .

quelques lignes plus loin, il s'en distingue nettement :

*Mais en même temps, elle s'écarte assez sensiblement de l'idéal que nous proposons, pour que son existence ne nous ait pas paru rendre la nôtre inutile. Elle n'a pas été fondée simplement en vue de la recherche désintéressée et scientifique, mais pour la défense de certaines idées politiques et religieuses. Le sens dans lequel ces recherches doivent être dirigées et indiqué d'avance par certaines idées générales qui, exprimées ou sous-entendues, paraissent acceptées d'avance par tous les collaborateurs.*⁴⁴

⁴² Carbonell, C.-O. *op. cit.*, p. 409.

⁴³ Monod G. *Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle*. *Revue historique*, 1876, Année 1, n°1, p.5-38.

⁴⁴ Monod G. *op. cit.*, p. 36.

Monod s'oppose ainsi nettement à la conception partisane de l'historiographie défendue par la *RQH*. La référence à cette revue dès le premier numéro est décisive, car elle permet de définir ce que la *Revue historique* ne sera pas : un organe qui fait « de l'histoire une arme de combat pour la défense d'idées religieuses ou politiques »⁴⁵. Sur la plan de la forme néanmoins, la *RQH* a inspiré la structure et la présentation de la *Revue historique*. Sur ce point, une étude comparative de Carbonell (voir tableau *infra*) met l'accent sur les ressemblances entre les deux périodiques.

Modèles de la RH ? Modèle allemand ou modèle français ?⁴⁶

	<i>Historische Zeitschrift</i>	<i>RQH</i>	<i>RH</i>
Date création	1859	1866	1876
Rythme publication	Bimestriel	trimestriel	tri, puis bimestriel
Nombre p. par livraison	180 à 200	300 à 400	240
Total annuel	1100 p.	1400 p.	1440 p.
Format	22 x 14,5	24,5 x 15	23,5 x 15
Rubriques			
-Articles de fond	Oui	Oui	oui
-Notices	<i>Miszellen</i>	Mélanges	Mélanges et documents
-Courrier	<i>Nachrichten</i>	Courrier (étranger et chronique)	Bulletin historique
-Bibliographie	<i>Literaturberichte</i>	Bulletin bibliog.	Comptes rendus critiques
-Recueils périodiques	Non	Revue des recueils périodiques	Recueils périodiques et sociétés savantes

Ce tableau permet également à Carbonell de poser la question d'une influence allemande sur les deux directeurs. Valérie Tesnière soutient d'ailleurs cette thèse

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Carbonell C.-O. *op. cit.* p. 412. J'ai reproduit le tableau tel qu'il est présenté dans l'ouvrage de Carbonell. La date de création de *RQH* (1866 et non 1876) étant erronée, je l'ai corrigée.

d'un périodique allemand, en l'occurrence le *Historische Zeitschrift*, servant de référence à la *Revue historique*⁴⁷. Fondé en 1859 par Heinrich von Sybel, il accueille les contributions d'historiens allemands comme Treitschke, Meinecke, Voigt ou Droysen. D'opinion protestante, libérale et pro-prussienne, il s'oppose pendant le *Kulturkampf*, à deux revues catholiques, l'*Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland* et l'*Historisches Jahrbuch*. Si l'on note des ressemblances politiques et religieuses⁴⁸ entre la *Revue historique* et la *Historische Zeitschrift*, l'étude précitée de Carbonell montre bien que la *RQH* sert de modèle pour la présentation.

L'organe de l'école positive a donc des modèles allemands et français. Intéressons nous maintenant aux textes fondateurs de cette nouvelle école. Un avant-propos⁴⁹ signé par Gabriel Monod et Gustave Fagniez⁵⁰ justifie la fondation de la *Revue historique*. Face à l'importance croissante des études historiques, il s'avère en effet nécessaire de proposer au grand public lettré un outil qui fournisse « des renseignements exacts et complets sur les mouvements des études historiques dans les pays étrangers et en France »⁵¹. Mais, plus que l'avant-propos, c'est bien le premier article, signé de Gabriel Monod, et cité plus haut, qui contient les principes de la méthode positive et précise « quel sera la caractère [des] travaux et quel esprit inspirera [les] recherches »⁵². Ce texte a d'ailleurs été analysé et commenté à maintes reprises⁵³. Il est néanmoins intéressant de le relire à la lumière de la question qui nous occupe : quelle place y occupe la référence à l'Allemagne ?

Le but de cet article est d'« apprécier le degré de développement » que les études historiques « ont atteint [...], la tâche qui leur reste à accomplir et la voie qu'elles doivent suivre »⁵⁴. Il s'agit donc bien d'énoncer et de recommander l'usage de

⁴⁷ Tesnière V. *op. cit.*, note 37, p. 67.

⁴⁸ Gabriel Monod, Charles Bémont, Christian Pfister et Louis Eisenmann, collaborateurs réguliers de la *RH* sont des figures du protestantisme libérale français.

⁴⁹ Voir annexes.

⁵⁰ Gustave Fagniez (1842-1927) : archiviste paléographe, spécialiste du Moyen-âge et de l'époque moderne, il fut un des disciples de Gabriel Monod.

⁵¹ *Revue historique*, 1876, Année 1, n°1, p. 1

⁵² Monod G. *op. cit.*, note 43.

⁵³ Carbonell C.-O. *op. cit.*, et Digeon C. *op. cit.*, notamment.

⁵⁴ *Revue historique*, 1876, Année 1, n°1, p. 5.

nouvelles méthodes historiographiques. Les sciences historiques, dont l'existence commence à proprement parler avec la Renaissance, ont connu des progrès importants grâce au développement des sciences auxiliaires, la numismatique, l'épigraphie, la paléographie, la diplomatique, qui sont, avec la philologie comparée, l'anthropologie, la géologie et la critique des textes de « merveilleux moyens d'investigation »⁵⁵. Monod constate cependant que la France accuse par rapport à son voisin d'outre-Rhin un retard important dans le développement des sciences historiques. Voici comment il analyse les raisons de la prééminence allemande dans ce domaine :

*Cette supériorité, l'Allemagne la doit sans doute à son génie même, essentiellement propre aux recherches patientes de l'érudition, elle la doit aussi au peu de développement que la vie politique et la vie industrielle ont eu de l'autre côté du Rhin jusqu'à un époque récente et à la haute estime où elle a toujours tenu les travaux de l'esprit ; elle la doit surtout à la forte organisation de ses universités*⁵⁶.

Ces facteurs expliquant la supériorité historiographique germanique permettent à l'inverse de comprendre le déclin des études historiques françaises.

Les causes doivent en être cherchées comme en Allemagne dans le génie de la nation, plus spontané, plus impatient, plus enclin aux séductions de l'imagination et de l'art ; mais aussi de l'absence de tout enseignement supérieur efficace, de toute discipline scientifique générale, de toute autorité directrice, de ces règles de méthode, de ces habitudes de travail collectif, que donne la haute éducation universitaire⁵⁷.

La comparaison avec l'Allemagne est donc déterminante dans l'analyse que fait Monod de la situation française. Il explique également le retard français dans le développement de méthodes historiques rigoureuses par l'importance démesurée du style et de la forme. Pour lui, les historiens français « sont des littérateurs avant d'être des savants »⁵⁸. Il soutient ainsi que « ce qui leur importe dans leurs écrits, c'est moins les faits eux-mêmes que la forme qu'ils leur ont donnée »⁵⁹. Il reconnaît néanmoins aux historiens français des qualités propres : un « sentiment artistique et littéraire » et une « puissance d'imagination », qui, si elles les

⁵⁵ Monod G. *op cit.*, note 43., p. 27.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Op cit.*, p. 29.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁹ Monod G. *op cit.*, p. 30.

poussent parfois à substituer des impressions personnelles à des faits réels, leur permettent, la plupart du temps, de « pénétrer [...] dans l'âme des hommes d'autrefois » et de « comprendre le côté psychologique et humain de l'histoire »⁶⁰. Mais même quand il vante le talent des savants français, il a besoin de la caution scientifique allemande : l'influence de ces historiens français qui s'efforcent de ressusciter le passé « a été immense, et les historiens allemands, dont la méthode a été l'opposé de la leur, sont les premiers à la reconnaître »⁶¹.

La référence aux études historiques allemandes est omniprésente. Gabriel Monod admire en effet beaucoup « ce vaste laboratoire historique où tous les efforts sont concentrés et coordonnés et où nul effort n'est perdu »⁶². La dette des savants européens à l'égard de l'Allemagne est immense car, si « d'autres pays peuvent citer des noms d'historiens aussi illustres que les siens, aucun n'en pourrait citer un aussi grand nombre, aucun ne peut se glorifier d'avoir autant fait progresser la science »⁶³. Il n'hésite pas à prendre la défense de la science allemande, injustement accusée de se consacrer « à des recherches de curiosité érudite » : « les idées générales y abondent au contraire, seulement ce ne sont pas des fantaisies littéraires, inventées en un moment de caprice et pour le charme de l'imagination ; ce ne sont pas des systèmes et des théories destinés à plaire par leur belle apparence et leur structure artistique »⁶⁴. L'accusation dirigée contre les historiens français et leur goût excessif pour le style est ici à peine voilée. Tout au long de ce manifeste, l'Allemagne montre donc l'exemple à suivre : la science allemande est bien le modèle de l'école méthodique française.

En quoi consistent les principes de cette nouvelle méthode historiographique ? Ils reposent tout d'abord sur une définition de l'histoire comme science positive. Il s'agit de faire de la critique des sources le pendant pour l'histoire de l'expérimentation des sciences exactes. L'histoire a ainsi pour but de « soumettre à une connaissance scientifique et même à des lois scientifiques toutes les

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Op cit.*, p. 31.

⁶² *Op cit.*, p. 28

⁶³ *Op cit.*, p. 27

⁶⁴ *Op cit.*, p. 28

manifestations de l'être humain »⁶⁵. L'expression « lois scientifiques » fait ici directement référence aux sciences exactes, comme la physique notamment. La *Revue historique* sera donc un « recueil de science positive »⁶⁶. Cette conception de l'histoire a de multiples répercussions sur la façon dont l'historien doit exercer son métier. Elle nécessite tout d'abord de refuser l'esprit partisan. Les historiens doivent être « indépendants de toute opinion politique et religieuses », ou du moins « s'efforcer d'écarter les causes de prévention et d'erreur pour ne juger que les événements et les personnages en eux-mêmes »⁶⁷. D'ailleurs, « la liste des hommes éminents qui ont bien voulu accorder leur patronage à la *Revue* prouve qu'ils croient ce programme réalisable »⁶⁸. Cette liste illustre d'ailleurs l'éclectisme idéologique des deux directeurs et leur foi dans l'objectivité scientifique. On y trouve en effet des personnalités très différentes, comme Renan, Littré ou Fustel de Coulanges, tant par leurs origines religieuses que par leurs idées politiques. La *Revue historique* a vocation à être un espace de libre discussion, au dessus des partis et des confessions religieuses : « Nous ne prendrons [...] aucun drapeau ; nous ne professerons aucun créneau dogmatique ; nous ne nous enrôlerons sous les ordres d'aucun parti »⁶⁹. Outre l'impartialité, qui doit accompagner toute démarche scientifique, la méthode positive exige chez celui qui la pratique un certain nombre de qualités humaines, que l'on pourrait résumer ainsi : une « sympathie respectueuse mais indépendante » à l'égard du passé. L'historien doit en effet regarder les faits avec un respect quasi filial à l'égard de ceux qui les ont vécus, tout en conservant « ses droits de critique et de juge »⁷⁰. Afin de mieux comprendre le passé, l'historien doit être capable de « s'approprier un instant » les sentiments et les idées des hommes d'autrefois, sans toutefois oublier totalement les siens. La méthode positive exige donc du savant des qualités humaines personnelles, mais elle attend également des historiens qu'ils soient solidaires les uns des autres, car tous « travaillent à la même œuvre, exécutent des parties divers du même plan, tendent au même but »⁷¹. La *Revue historique* veut être un organe

⁶⁵ *Op cit.*, p. 26

⁶⁶ *Op cit.*, p. 36.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Op cit.*, p. 37

⁷¹ *Op cit.*, p. 35.

de ralliement et d'information pour tous les historiens qui veulent travailler selon ces principes, et permettre ainsi de coordonner les efforts des savants.

Si l'on voulait résumer les principes historiographiques énoncés dans ce texte, deux mots s'imposeraient : équilibre et tempérance. Gabriel Monod cherche en effet à réconcilier les extrêmes : l'érudition et la littérature, la sympathie pour son objet d'étude et l'esprit critique, l'intuition et la raison, le cœur et l'intelligence. Il ne cherche pas à développer en France une méthode qui soit identique aux habitudes de travail des historiens allemands. Il reconnaît en effet l'importance du style et de la forme littéraire, qui, « loin d'être des ornements superflus, [...] accompagnent presque toujours les travaux mûrement élaborés et [...] seuls ils leur donnent une valeur durable »⁷². Si la méthode historiographique proposée par la *Revue historique* est bien d'inspiration allemande, elle tient cependant compte des spécificités françaises.

Voici donc les grands principes de l'école historique qui se constitue autour de la *Revue historique*. Mais, comme toute école, celle-ci a non seulement son manifeste, sa doctrine, son organe mais aussi des maîtres et des disciples. Pour cette raison, il est nécessaire de s'intéresser à la liste des historiens qui soutiennent la parution de ce nouveau périodique⁷³. Ainsi, comme le fait remarquer Charles-Olivier Carbonell, la composition du comité de parrainage de la revue contraste avec l'aspect novateur du discours. Celle-ci en apparemment très hétéroclite. On y trouve des savants de tous âges : certains appartiennent à la génération des historiens nés au début du siècle, tels Adolphe Cheruel, Emile Littré, Jules Quicherat ou Victor Duruy, d'autres sont des hommes dans la force de l'âge, comme Taine, Renan et Léopold Delisle. Enfin ce comité accueille de jeunes universitaires ambitieux : les deux directeurs, Gabriel Monod et Gustave Fagniez, Ernest Lavisse, Gaston Maspero, Albert Sorel, ou encore Paul Vidal-Lablache. Si les âges, les opinions politiques et les confessions des parrains de la *Revue historique* sont très variées, les professions sont très semblables. En effet, par-delà

⁷² *Op cit.*, p. 34.

⁷³ Voir annexes.

leur métier spécifique, recensé dans tableau présentée ci-dessous, Carbonell note en effet qu'ils sont tous historiens, de profession ou de formation.

Professions des parrains de la *Revue historique*⁷⁴

Professeurs	31	Enseignement supérieur	24
		Enseignement secondaire	2
		Inspecteurs	3
Archivistes	12		
Bibliothécaires	7		
Total	53		

Signalons, cependant, que parmi eux, la plupart des universitaires sont issus de deux écoles traditionnellement opposées sur le plan historiographique : l'École normale supérieure et l'École des Chartes. Ainsi, Fustel de Coulanges, Ernest Lavisse et Victor Duruy sont normaliens alors que Gustave Fagniez, Léopold Delisle et Arthur Giry sont archivistes-paléographes. Exception notable, Gabriel Monod a été élève de la première et auditeur libre de la seconde. La composition de ce comité est là encore une façon de prôner la réconciliation entre deux courants de l'historiographie française. Il est très vraisemblable que la double formation de Monod ait facilité les rapprochements. On a d'ailleurs pu voir à l'occasion de l'analyse de son programme son rôle dans la formulation des principes méthodologiques de la nouvelle école historiographique. Ainsi, plus encore que son co-directeur Fagniez, il donne sa marque à la revue.

1.3. Gabriel Monod : patriote et internationaliste

La personnalité d'un directeur, ses opinions politiques et religieuses influent souvent fortement sur les orientations d'une revue. Il a semblé pertinent de s'attarder sur le personnage de Gabriel Monod, notamment sur la question de ses rapports à l'Allemagne, qui déterminent nécessairement la place qu'y occupe la

⁷⁴ D'après Carbonell. *op. cit.*

science allemande. Carbonell a procédé à une analyse très fine de ses relations complexes avec l'Allemagne, qui a inspiré cette partie.

Commençons par retracer l'itinéraire du jeune universitaire de 1876. Né en 1844 dans la banlieue du Havre (Ingouville), il est issu d'une famille protestante célèbre, les Monod, dont certains membres s'illustrent dans des domaines aussi variés que la philosophie morale, le négoce, l'enseignement, la théologie ou la médecine⁷⁵. Son père a épousé Elsa Gros, une Alsacienne⁷⁶. Il dirige au Havre une maison de commerce spécialisé dans l'achat à la commission du coton brut. Au vu des brillants résultats de son fils Gabriel, il décide de l'envoyer à Paris en 1860, pour préparer le concours d'entrée de l'École normale supérieure. Pendant sa classe de rhétorique et sa khâgne, le jeune préparateur loge chez le pasteur Edmond de Pressenssé, chef de file du protestantisme libéral français, grand ami de son oncle, le pasteur Frédéric Monod. A l'École normale supérieure, il côtoie Albert Duruy⁷⁷, Félix Alcan et Ernest Lavisse⁷⁸. Après avoir été reçu premier à l'agrégation d'histoire en 1865, il obtient un congé. Sous prétexte de jeter les bases de sa future thèse – en réalité pour des raisons de santé – il part en Italie, où il rencontre Olga Herzen, fille du révolutionnaire russe⁷⁹, qui vit à Florence. Une idylle se noue entre les deux jeunes gens, à laquelle Olga met fin en rejetant une demande de fiançailles. Ils se marieront pourtant en 1873. Gabriel Monod quitte donc l'Italie pour l'Allemagne. Ce voyage, provoqué par une déception amoureuse, a pour but officiel d'aller suivre des cours de paléographie à Berlin et Göttingen. Il y reçoit l'enseignement de Philippe Jaffé et de Georg Waitz. A son retour en France, il est nommé répétiteur à l'École pratique des Hautes Études, qui vient tout juste d'être créée par Victor Duruy. C'est à cette époque qu'il suit comme auditeur libre les cours de l'École des Chartes, accepte le poste de co-directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature* (1873) et participe à la fondation de l'Ecole alsacienne,

⁷⁵ Citons notamment, Frédéric Monod, fondateur de l' Union des églises évangéliques libres de France et directeur de *Archives religieuses* ou Adolphe Monod professeur de morale, prédication et hébreu, puis d'exégèse à la faculté de Montauban.

⁷⁶ cf p. 25

⁷⁷ Fils de Victor Duruy

⁷⁸ cf p. 24.

⁷⁹ Alexandre Herzen (1812-1870) : philosophe et écrivain russe ; il est considéré comme le père du socialisme.

où il enseigne de 1874 à 1888. En 1876, Gabriel Monod a 32 ans et a acquis une certaine renommée scientifique.

1.3.1. Monod germanophile ?

Les adversaires de Gabriel Monod, comme Charles Maurras, l'ont accusé d'être vendu à l'Allemagne⁸⁰ ou, de manière plus nuancée, comme Albert Lecoy de La Marche, d'être trop « favorablement disposé pour tout ce qui [...] vient d'Allemagne »⁸¹ et de ne jurer que par elle. Lecoy de La Marche lui fait même dire *Germania locuta est : causa finita est*⁸² dans une réponse aux critiques de Gabriel Monod au sujet de son livre, *Saint-Martin*. Ces attaques témoignent de la perception de Gabriel Monod par certains de ses contemporains. Plus près de nous, Claude Digeon donne de Monod l'image d'un universitaire définissant l'Allemagne comme une « seconde patrie pour tous les hommes qui étudient et qui pensent ». Il évoque l'expérience marquante de son séjour allemand, à la suite duquel il garde toute sa vie « une admiration particulière pour la science allemande et une sympathie indulgente pour l'Allemagne », et la germanophilie flagrante de son livre paru après la guerre, *Allemands et Français*⁸³.

De nombreux liens l'unissent en effet à ce pays, par sa mère, qui est alsacienne, et par sa famille paternelle, qui compte en son sein de nombreux pasteurs. Dans la « tribu » Monod, il est fréquent de perfectionner sa formation dans une université germanique. Certains de ses cousins, Edmond Stapfer et Charles Vernes, tous deux futurs pasteurs, et Charles Babut vont suivre des cours outre-Rhin. Son séjour chez les Pressenssé, à l'occasion de la préparation au concours d'Ulm, lui permet également de fréquenter théologiens et exégètes protestants, historiens et philosophes universitaires, tous directement influencés par l'Allemagne ou germanophiles. Ses hôtes eux-même sont des amoureux de l'Allemagne : Edmond Pressenssé est un germaniste confirmé, qui a étudié à Halle et Berlin, et son épouse traduit d'ouvrages publiés outre-Rhin. Rien d'étonnant donc à ce que, à peine entré

⁸⁰ Maurras C. *En guise d'oraison funèbre de Gabriel Monod*. Action française, 1912, avril.

⁸¹ Lecoy de La Marche A. *Lettre à M. Gabriel Monod, directeur de la Revue historique à propos de son compte rendu de l'ouvrage intitulé Saint Martin*. Tours : impr Mame, p. 6.

⁸² Qu'on pourrait traduire par : « Quand l'Allemagne a parlé, la cause est entendue »

à l'École normale supérieure, Monod écrit à Taine pour lui exposer son projet d'aller se perfectionner dans une université germanique. Au cours de sa scolarité rue d'Ulm, il se passionne pour l'histoire du Moyen âge, ce qui l'incite naturellement à regarder vers l'Allemagne. Son congé obtenu, il part pour Florence, où il noue très vite des liens avec la colonie allemande : il fréquente Nicolas Berdushek, fils d'un pasteur berlinois et la mère adoptive d'Olga Herzen, Malwida von Meysenburg. La baronne von Meysenburg a un destin hors du commun : né en 1816 à Cassel, elle est condamnée à l'exil pour ses idées révolutionnaires libérales et féministes. Elle vit dès lors dans différentes villes européennes : Londres, Florence, Paris, etc. Pour beaucoup, elle incarne le type achevé de l'intellectuelle cosmopolite du XIX^e siècle. Aux liens amicaux et intellectuels qui unissent Malwida von Meysenburg et Gabriel Monod viennent s'ajouter des liens familiaux, avec le mariage de Gabriel et Olga. De son tour universitaire en Allemagne, il garde un souvenir admiratif des cours dispensés par Philippe Jaffé et Georges Waitz. Selon ses termes, le premier est en effet le premier à avoir enseigné « la paléographie d'une manière méthodique et scientifique, en ne se contentant pas de constater les faits et d'exercer à la lecture des textes, mais en expliquant le développement et les vicissitudes de l'art d'écrire au Moyen âge ». A la mort de Georges Waitz il lui rend avec Marcel Thévenin un touchant hommage, évoquant « ses grandes facultés intellectuelles », sa « pénétration critique » et « la rectitude lumineuse de son esprit »⁸⁴. Par ses origines et sa formation intellectuelle, Gabriel Monod est donc tourné vers l'Est. Néanmoins, son premier contact à l'Allemagne réelle, lors de son voyage, le déçoit plus qu'il ne le charme. Dans la préface de *A M. et Mme Jules Roy*, en 1903, il écrit ainsi :

*[...] j'allais en Allemagne avec l'idée d'y trouver encore quelque chose de l'Allemagne de Grimm, de Schleiermacher, et Humboldt et de Gervinus. Berlin, tout en m'intéressant au plus haut degré, me désillusionna fortement aussi, en me faisant découvrir tout à coup la puissance, réaliste comme le roc et tranchante comme l'acier, qui allait nous écraser*⁸⁵.

⁸³ Monod G. *Allemands et Français, souvenirs de campagnes : Metz, Sedan, la Loire*. Paris : Sandoz et Fischbacher, 1872, 172 p.

⁸⁴ Monod G. et Thévenin M. *À la mémoire de M. le professeur Georges Waitz, 1813-1886 : hommage respectueux des anciens élèves Gabriel Monod et Marcel Thévenin*. Nogent-le-Rotrou : impr. de Daupéley-Gouverneur, 1886, p. 4.

⁸⁵ Monod G. *Op. cit.*, note 41, p. 5.

Dans une lettre du 8 février 1868 adressée à Jules Michelet, il décrit l'Université de Berlin :

*Ici l'atmosphère est lourde et garde comme l'odeur d'une salle de dissection. Tous les savants, philologues, historiens, naturalistes, physiologues, fouillent de leur scalpels aux entrailles des cadavres, espérant y trouver le secret de la vie. Ils sont sages, patients, érudits, instructifs. Mais ils ne savent interroger que la mort, et la vie ne leur dit pas son secret. Cette chaleur qu'ici je cherche en vain, cette étincelle de vie où s'allume l'âme du monde, la nature la donne à ceux qui l'aiment.*⁸⁶

Monod semble appliquer avant l'heure les principes méthodologiques qu'il énonce dans le premier numéro de la *Revue historique* : s'il admire et respecte le travail des universitaires allemands, il conserve le droit de critiquer et de juger.

1.3.2. Monod patriote

Les sentiments de Monod à l'égard de l'Allemagne sont en réalité plus complexes que ceux décrits par ses ennemis. Rappelons ainsi qu'en 1868 il part à Berlin à contrecœur, à la demande de ses parents inquiets de sa santé. Dans sa lettre à Michelet, il parle même d'un « arrachement à l'Italie »⁸⁷. La guerre franco-prussienne vient ensuite heurter ses sentiments patriotiques. Dès le début du conflit, il s'engage comme ambulancier. L'affrontement entre les deux pays modifie sa perception de l'Allemagne et lui fait porter un jugement plus critique sur cette dernière. La perte de l'Alsace-Lorraine est un véritablement un drame familial. Ainsi, sa mère porte le deuil de l'Alsace-Lorraine et, lors du mariage de son fils et d'Olga Herzen, refuse de serrer la main à celle qu'elle considère comme une Allemande. Gabriel Monod ressent profondément la perte des départements français. C'est pour cette raison que Carbonell considère plus Monod comme internationaliste que germanophile, comme le montre son « projet un peu chimérique de créer à Florence une grande école libre **internationale** et une grande revue, non moins libre et non moins **internationale** »⁸⁸. Grâce à sa culture cosmopolite et sa formation de médiéviste, il peut mesurer la dette des sciences humaines françaises vis-à-vis de l'Allemagne.

⁸⁶ *Op. cit.*, p. 8.

⁸⁷ *Op. cit.*, p. 5.

⁸⁸ *Ibid.* C'est moi qui souligne.

Comme beaucoup de savants de son époque, il croit à la théorie des deux Allemagnes. Cette thèse, dont la paternité est attribuée au philosophe Elme-Marie Caro, distingue donc deux Allemagnes : « l'une idéaliste et rêveuse, l'autre pratique à l'excès sur la scène du monde, utilitaire à outrance, âpre à la curée »⁸⁹. L'Allemagne que Gabriel Monod admire et respecte est celle de « de Grimm, de Schleiermacher, de Humboldt et de Gervinus »⁹⁰. C'est également le pays de son amie Malwida von Meysenburg, qui est pour lui « une des figures les plus originales de la littérature allemande contemporaine »⁹¹. Si, malgré ses préventions et sa méfiance à l'égard de l'Allemagne contemporaine, il accorde une place importante à la science allemande dans sa revue, c'est parce qu'il croit à la victoire de cette « bonne » Allemagne, celle de Goethe et Malwida von Meysenburg, sur la « mauvaise », celle de Bismarck et l'impérialisme. En partisan de la tempérance et de la réconciliation, il pense, en faisant connaître en France les travaux de scientifiques allemands, travailler « à la grandeur de la Patrie en même temps qu'au progrès humain »⁹².

⁸⁹ Caro Elme-Marie. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1871 et 1^{er} novembre 1871.

⁹⁰ Monod G. *op. cit.*, p. 5.

⁹¹ Monod G. préf. de Meysenburg, Malwida (von). *Mémoires d'une idéaliste*. Paris : Fischbacher, 1900.

⁹² Monod G. *op. cit.*, note 41, p. 39

2. La Revue de synthèse historique

2.1. Climat intellectuel autour de 1900

Un quart de siècle sépare les fondations de la *Revue historique* et de la *Revue de synthèse historique*. Après s'être intéressé au climat psychologique et intellectuel de 1876, il est donc nécessaire de se demander comment, en 1900, les intellectuels français perçoivent l'Allemagne. Si l'on reprend le découpage chronologique de Digeon, la génération qui nous intéresse ici est celle de 1890, c'est-à-dire celle d'hommes nés entre 1860 et 1870. Elle correspond presque exactement à la génération des collaborateurs de la *RSH*, puisque, comme Martin Fugler l'a montré, à la création de la revue en 1900, 70% des collaborateurs ont entre 26 et 45 ans, - ce qui signifie qu'ils sont nés entre 1855 et 1874. D'après Claude Digeon, cette génération est la plus brillante et la plus douée: c'est celle de Maurice Barrès, Paul Claudel, André Gide, Marcel Proust, Charles Péguy et Paul Valéry. Il n'hésite pas à parler d'un véritable « *Sturm und Drang* français »⁹³ pour qualifier la vitalité intellectuelle et l'esprit novateur de cette période. Il faut noter que cette génération d'intellectuels n'est pas aussi marquée par la guerre franco-prussienne que ses aînés. La défaite de 1870 ne constitue pas pour eux un événement significatif, elle appartient à l'histoire.

Pour compléter cette première approche et comprendre la vision que ces intellectuels de 1900 ont de l'Allemagne, on peut s'appuyer sur une source précieuse, déjà utilisée par C. Digeon, C. Charle et M. Mombert⁹⁴ : des enquêtes réalisées par le *Mercure de France* en 1895 et 1902, auprès d'écrivains et d'universitaires sur la perception de l'influence allemande en France⁹⁵. Les questions posées dans ces deux enquêtes varient légèrement. La première⁹⁶ vise à

⁹³ Digeon C. *op. cit.*, note 13, p. 386.

⁹⁴ - Digeon C. *op. cit.*, p. 492.

- Charle C. *Paris fin siècle : culture et politique*. Paris : Ed. Seuil, 1998, 320 p.

- Mombert M. *L'enseignement de l'allemand en France 1880-1918*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, 2001, p. 291.

⁹⁵ Morland J. *Enquête sur l'influence allemande*. Mercure de France, 1902, p. 289-294.

⁹⁶ *Mercure de France*, 1895, tome 14, avril, n°64, p. 3-4.

savoir si les sondés, « toute politique mise de côté », sont « partisans de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne » et quels seraient, selon eux « les moyens pour y parvenir ». Il est intéressant de noter que la politique est « mise de côté », comme si, là encore, on distinguait deux Allemagnes : l'Allemagne politique contre l'Allemagne intellectuelle et sociale. La question, formulée en termes généraux, reste assez vague. Les réponses des écrivains et universitaires interrogés s'accordent dans l'ensemble à défendre un idéal de paix et d'entente reposant sur une « véritable solidarité intellectuelle entre les deux nations »⁹⁷. Claude Digeon fait néanmoins remarquer que cette belle profession de foi ne semble pas s'appuyer sur une connaissance réelle du pays.

En 1902, la question, plus orientée, ne porte pas directement sur la collaboration intellectuelle, mais sur la valeur intrinsèque de la culture allemande, et notamment sur son hypothétique déclin. Les réponses de l'enquête de 1902 témoignent, toujours selon Claude Digeon, d'une meilleure connaissance du pays. Le ton dominant néanmoins est empreint d'une certaine germanophobie intellectuelle, d'une critique de l'ascendant pris par l'Allemagne depuis la guerre franco-prussienne. L'analyse des réponses par Christophe Charle⁹⁸ montre un réel rejet de l'influence allemande, un glissement vers une fermeture culturelle. L'intérêt majeur de ces courts exposés est de présenter un échantillon des poncifs récurrents sur l'Allemagne : elle est « rêveuse et barbare, pédante et méthodique, profonde mais confuse » etc. Si l'on relève les auteurs allemands les plus souvent cités dans les réponses, cela permet d'avoir une vision de la culture allemande à travers le prisme des écrivains et universitaires au début du XX^e siècle. Parmi les philosophes, on trouve Nietzsche, Schopenhauer, Kant et Hegel, parmi les musiciens, Strauss et Wagner. En littérature, un écrivain semble faire l'unanimité, Goethe, abondamment cité. Ce « panthéon » trahit une connaissance un peu désuète, voire passéiste, de la culture allemande et reflète cette vision très répandue déjà évoquée : celle des deux Allemagnes.

⁹⁷ C. Digeon, *op. cit.*, p. 492.

⁹⁸ C. Charle, *op. cit.*, p. 259.

Cette dernière enquête montre l'émergence d'un certain nationalisme scientifique : les intellectuels français rejettent ainsi l'influence prussienne, qu'ils jugent écrasante. Ce contexte de réaction contre l'engouement pour la science germanique nécessite donc d'adopter une perspective légèrement différente pour étudier la *Revue de synthèse historique*.

2.2. La fondation de la Revue de synthèse historique (RSH)

Le premier numéro de la *Revue de synthèse historique* (RSH) paraît en août 1900. Ce nouveau périodique paraît à ses débuts tous les deux mois, à compter du 20 août. Il forme ainsi deux volumes de 300 à 400 pages par an. En 1930, il prend le nom de *Revue de synthèse*, mais est scindé en deux sections, l'une consacrée à la synthèse historique⁹⁹, l'autre à la synthèse générale¹⁰⁰. Tout au long de cette période, la revue est publiée par la librairie Léopold Cerf à Paris.

Martin Fugler a mené une étude sur les dix premières années de cette revue, sur laquelle nous avons pu nous appuyer¹⁰¹. A propos de la fondation de la revue, il signale que sa sortie a été peu saluée par les autres périodiques, qui ne commencent à l'analyser, mais toujours de façon irrégulière, qu'à partir de 1904-1905. Le principal périodique historique de l'époque, la *Revue historique*, l'accueille assez froidement. Gabriel Monod se plaint en effet de la tendance qu'ont quelques philosophes « à se mêler d'histoire, à faire de la généralisation historique. Monsieur Berr va fonder une *Revue de synthèse historique* [...]. Cette revue rencontrera peut-être plus d'adhérents chez les philosophes que chez les historiens »¹⁰². La *Revue de synthèse historique* est en effet à mi-chemin entre plusieurs disciplines, l'histoire, la philosophie et la sociologie, ce qui lui confère une intérêt particulier dans un corpus plus large de revues de sciences humaines.

⁹⁹ *Revue de synthèse. Synthèse historique*

¹⁰⁰ *Revue de synthèse. Sciences de la nature et synthèse générale*.

¹⁰¹ Fugler M. *op. cit.*, note 13.

Le premier numéro présente l'organisation, plutôt classique, de la future revue. Elle comporte en effet quatre rubriques : des articles de fond, des revues générales, des notes et discussions et une bibliographie. L'originalité réside en réalité plus dans le fond que dans la forme : il est précisé – entre parenthèses – que les articles porteront sur la théorie et la psychologie de l'histoire et que les notes devront servir d'intermédiaire entre les historiens, les philosophes et les sociologues. On voit donc poindre dès les premières pages une volonté de créer un pont entre plusieurs domaines de la pensée, en rassemblant, au sein d'un même organe, les résultats de travaux des disciplines voisines. La *RSH* entretient en effet des liens étroits avec la sociologie et la philosophie. Dans son ouvrage *La synthèse historique*, Henri Berr rappelle d'ailleurs qu'il a fondé la *RSH* « pour mettre en rapports réguliers les historiens et les philosophes »¹⁰³. Lui-même est l'auteur d'une thèse de philosophie, intitulée *L'avenir de la philosophie. Esquisse d'une synthèse des connaissances fondées sur l'histoire*. Quant à la sociologie, elle aura une place particulière dans la revue, qui accueillera « une part de sociologie positive ». Celle-ci est basée sur une méthode consistant à « partir des données concrètes de l'histoire »¹⁰⁴. Cette partie est d'ailleurs confiée aux collaborateurs de l'*Année sociologique*, qui ont accepté de publier dans les futures *Revue générale* les résultats de leur recherche¹⁰⁵.

Nous aurons l'occasion de revenir sur les liens entre la synthèse historique et la sociologie dans l'analyse que nous proposons du programme de la *RSH*. Un programme de huit pages¹⁰⁶ ouvre en effet le premier numéro de la revue. Celui-ci n'est pas signé mais il est très certainement l'œuvre d'Henri Berr. On y apprend que l'objectif de ce nouveau périodique est de susciter des articles d'un genre nouveau : « des essais de psychologie historique » et des « articles sur la méthode des diverses sciences historiques ». Cette revue veut en effet contribuer à un renouveau historiographique, en initiant une réflexion sur la théorie de l'histoire. Elle invite les historiens et les philosophes à collaborer afin de préciser « cette

¹⁰² Monod G. entretien avec E. Fazy, *Le Temps*, 1900, 5 septembre.

¹⁰³ Berr H. *La synthèse en histoire. Son rapport avec la synthèse générale*. Paris, 1911, p. 13

¹⁰⁴ Berr H. *RSH*. 1900, n°1, p. 4.

¹⁰⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶ Voir annexes.

section importante de la logique des sciences »¹⁰⁷. Au sein de la discipline historique, elle incite les spécialistes mettre en commun leurs réflexions, afin de « faire ressortir ce qu'il y a de propre et de commun à l'histoire politique, à l'histoire économique, à l'histoire des religions, à celle de la philosophie, des sciences, de la littérature et des arts »¹⁰⁸. Cette « interdisciplinarité » que prônent les fondateurs de la *RSH* doit permettre de « rapprocher les diverses études historiques, de les éclairer l'une par l'autre, d'orienter la recherche et d'unifier les résultats ». Des résultats historiques larges et unifiés : voilà l'ambition finale d'Henri Berr. Il préconise en effet une nouvelle méthode, qui privilégie la synthèse à l'analyse, qu'il conçoit cependant comme deux approches complémentaires : la première doit venir compléter les résultats de la seconde. Ainsi, il ne faut pas s'arrêter au « premier degré des études historiques, qui est l'érudition brute, où les faits sont soumis à la critique »¹⁰⁹, mais faire émerger de l'analyse du réel des idées et des principes généraux. C'est là le rôle social et moral du savant, tel que l'envisage Henri Berr : « La synthèse est utile, même moralement, en faisant concevoir la dignité de la science »¹¹⁰. L'alternance de phases d'analyse et de synthèse est pour lui un phénomène naturel, car selon lui, l'excès de l'une appelle l'excès de l'autre.

Berr cite d'ailleurs à ce propos l'article manifeste du premier numéro de la *Revue historique* de Gabriel Monod, où ce dernier exprime ses réticences à l'égard des « généralisations prématurées, des vastes systèmes *a priori* qui ont la prétention de tout embrasser et de tout expliquer »¹¹¹.

Le fondateur de la *RSH* explique en ces termes l'émergence d'une nouvelle méthode :

On a senti que l'histoire doit être l'objet d'une investigation lente et méthodique où l'on avance graduellement du particulier au général, du détail à l'ensemble ; où l'on éclaire successivement tous les points obscurs afin d'avoir des tableaux complets et de pouvoir établir sur des

¹⁰⁷ *Op. cit.*, p. 2.

¹⁰⁸ Berr H. *RSH*. 1900, n°1, p. 2.

¹⁰⁹ *Op. cit.*, p. 5.

¹¹⁰ *Op. cit.*, n°1, p. 7.

¹¹¹ *Op. cit.*, p. 3.

*groupes de faits bien constatés des idées générales susceptibles de preuve et vérification.*¹¹²

Berr montre ici que c'est en réaction à cet excès de synthèse que Monod a préconisé une « investigation lente et méthodique ». Il cite un peu plus loin un autre passage de cette introduction, qui met davantage l'accent sur la conscience que Monod a de la nécessaire unification des résultats de la recherche pour « construire des édifices plus vastes ». Mais ce travail ne peut intervenir qu'après :

*une période de préparation, d'élaboration des matériaux. Les esprits généralisateurs, les artistes viendront à leur tour, mais animés de réserve et de prudence, ne se servant que de matériaux éprouvés et authentiques.*¹¹³

Henri Berr critique néanmoins le manque de perspective générale de la *Revue historique*, « la préoccupation d'une « bonne méthode » à appliquer plutôt que de larges résultats à obtenir »¹¹⁴, qui sont selon lui à l'origine de l'émergence d'une science nouvelle, qui réhabilite les idées générales, la sociologie. La spécialisation excessive de l'historiographie du dernier tiers du XIX^e siècle, son érudition minutieuse auraient en effet permis le développement de cette discipline, qui « réintroduisait de la philosophie dans l'histoire »¹¹⁵. Elle partage donc avec la synthèse historique ce goût de l'idée générale et de la vue d'ensemble. Mais Berr, s'il accorde une place importante à la méthode sociologique en histoire, ne veut cependant pas qu'on assimile les deux disciplines. Il se refuse ainsi à dissoudre l'histoire dans la sociologie et le métier d'historien dans celui de sociologue : « si légitime et importante que soit la sociologie, épuise-t-elle toute l'histoire ? Nous ne le croyons pas ». ¹¹⁶

La *RSH* introduit en France un mouvement historiographique novateur, qui a une postérité importante. Pour Lucien Febvre, elle est le « cheval de Troie » [par qui] s'insinuèrent dans la place tant des nouveautés ennemies et troublantes ». Ce

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Op. cit.*, p. 7.

¹¹⁴ *Op. cit.*, p. 3.

¹¹⁵ *Op. cit.*, p. 4.

¹¹⁶ *Op. cit.*, p. 5.

mouvement est à l'origine de la « Nouvelle Histoire », expression d'ailleurs employée, semble-t-il pour la première fois, par Berr en 1919¹¹⁷.

Dans le renouveau historiographique initié par la *Revue historique*, la référence à l'Allemagne avait une place importante. Qu'en est-il du mouvement initié par la *RSH*? Dans le programme rédigé par Henri Berr, on peut noter plusieurs références à l'Allemagne. Dès la deuxième page, Henri Berr fait allusion à la *Völkerpsychologie* allemande :

[elle] est souvent vague : ces études ne peuvent être que vagues quand leur objet est trop vaste. [...] La Völkerkunde, la Kulturgeschichte, les revues de folk-lore et des traditions populaires, les annales des provinces, accumulent les documents et renseignements. [...] Que des esprits capables de recueillir le détail et d'embrasser les ensembles s'attachent à des individualités historiques moins énormes, moins écrasantes, mieux définies parfois que les peuples : c'est une œuvre qui vaut d'être recommandée.

Si l'auteur reconnaît ici l'intérêt des études de détail, il laisse entendre qu'elles ne doivent pas constituer pas pour autant l'essentiel du travail historique. On sent Henri Berr légèrement critique à l'égard de l'érudition allemande, minutieuse et méthodique. Plus loin, il évoque également l'influence de la science allemande à la fin du XIX^e siècle et ses conséquences sur le système d'enseignement français :

Une période de l'évolution des sciences historiques en France a commencé aux environs de 1870 – il ne serait pas absolument juste de dire après les événements de 1870-1871. La fondation de l'Ecole des Hautes études sous le ministère Duruy, la création de la Revue Critique (1866), montrent que la nécessité de transformer notre haut enseignement, de relever notre science, était apparue avant nos désastres. La conviction qui régna après la guerre, que la victoire allemande était le triomphe de la science allemande, ne fit que donner de l'ampleur à la réforme entreprise.

Si le programme nous en dit peu sur la place que doit occuper la science allemande dans la nouvelle revue, la présence d'un article de Karl Lamprecht sur la méthode historique allemande dès le premier numéro est éloquent¹¹⁸. Ce dernier, figure de proue des historiens « culturels » d'outre-rhin, a été un des acteurs du *Methodenstreit*. Ce débat méthodologique qui a agité la coporation des historiens à la fin XIX^e siècle concerne la définition même de la discipline : s'agit-il d'une *Naturwissenschaft*¹¹⁹ ou d'une *Geistwissenschaft*¹²⁰? La discussion porte

¹¹⁷ Berr H. *Les études historiques et la guerre*. RSH, 1919, vol. 1, p. 5-31.

¹¹⁸ Lamprecht K. *La méthode historique en Allemagne*. RSH, 1900, n°1, p 21-27.

¹¹⁹ Sciences de la nature

également sur la capacité de la science historique à formuler des explications systématiques et universelles, autrement dit à dégager des faits des lois générales. Dans le texte rédigé par Lamprecht, on voit clairement la parenté entre ses idées et celles énoncées dans le programme de la *RSH*. Il y distingue en effet deux méthodes en histoire, une méthode inférieure, qui consiste à mettre au jours les matériaux historiques et en tirer des données simples et positives, et la méthode supérieure, qui vise à « dominer les faits donnés et leurs rapports et d’embrasser du regard un plus vaste horizon »¹²¹.

La publication de l’article de Lamprecht témoigne de l’intérêt d’Henri Berr pour les débats historiographiques allemands. Il ne cesse d’ailleurs jamais de s’y intéresser et projette d’y consacrer un ouvrage¹²², qui ne verra jamais le jour. Quelques années après la fondation de la *RSH*, Henri Berr évoque le poids de la référence à l’Allemagne dans la fondation de sa revue. Dans un texte publié en 1919, où il invite le lecteur à jeter un rapide coup d’œil sur la passé de la *RSH*, il rappelle que son programme a été conçu « les yeux fixés sur l’Allemagne »¹²³. La théorie de l’histoire, qu’il veut promouvoir en France, y est alors abondamment étudiée et enseignée. Autour de 1900, la science allemande ne se limite plus aux travaux d’érudition, mais recommence à s’intéresser aux « vastes constructions historiques »¹²⁴, qu’elle n’a d’ailleurs jamais totalement abandonné, car, comme le rappelle Berr, elle a toujours possédé « à côté de ses érudits, a possédé des métaphysiciens, à côté de savants vétilleux, micrographes, des penseurs téméraires, mégalomanes ». Il fait également allusion à la « vive agitation » des années 1890, déclenchée par les les conceptions théoriques de Lamprecht. S’il considère que ces théories sont discutables, il reconnaît cependant qu’elles ont « contribué puissamment à hausser les historiens jusqu’à la philosophie, à tourner les philosophes vers l’histoire »¹²⁵. Face à ce renouveau de l’esprit de synthèse dans l’historiographie allemande, il importe donc à Henri Berr « que la France [oppose]

¹²⁰ Sciences humaines

¹²¹ Lamprecht K. *op. cit.*, p 21.

¹²² Berr H. *op. cit.*, note 101, Paris, 1911, p. 14

¹²³ Berr H. *op. cit.*, note 115, p. 7.

¹²⁴ *Ibid.*

¹²⁵ *Ibid.*

quelque chose aux ambitions de l'Allemagne, et qu'elle leur [oppose] quelque chose de vraiment scientifique, qui [utilise] et [dépasse] l'érudition sans dégénérer en spéculation aventureuse »¹²⁶. Le but de son entreprise est donc de proposer une « alternative française aux *Weltgeschichten*¹²⁷ allemandes¹²⁸ » :

*[...] à l'abondante, à la téméraire floraison de la Weltgeschichte, nous avons opposé une vaste synthèse collective, prudemment élaborée, et destinée moins à affirmer des principes qu'à éprouver des synthèses directrices*¹²⁹.

Ne nous y trompons pas : si Henri Berr reconnaît l'excellence de la science allemande, il veut, par son œuvre, affirmer la suprématie de l'historiographie française.

2.3. Henri Berr : une relation passionnelle à l'Allemagne

La RSH est ce que Julliard¹³⁰ appelle une revue-personne, c'est-à-dire une publication qui doit la vie à l'investissement d'une personnalité, qui y consacre son temps et son énergie. Fugler remarque en effet que « La RSH était organisée par Henri Berr autour de sa personne »¹³¹. Connaître son parcours et sa personnalité est donc essentiel pour comprendre l'esprit de la revue. Henri Berr a fait l'objet en 1994 d'un colloque organisé par le Centre international de synthèse, qui a suscité des contributions très variées sur sa carrière et ses idées, notamment une introduction d'Henri Bourel, qui contient de nombreuses informations biographiques, et un article de Peter Schöttler, qui analyse ses relations complexes avec l'Allemagne¹³².

Comme Gabriel Monod, Henri Berr est un homme de l'Est. Né en 1863 à Lunéville, il est issu d'une famille juive assimilée. Après de brillantes études au lycée Charlemagne, il entre en 1881 l'École normale supérieure. Il est

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Histoires universelles.

¹²⁸ Berr H. *Le germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique*. Paris : La Renaissance du livre, 1919, p. 5.

¹²⁹ Berr H. *op. cit.*, note 115, p. 9.

¹³⁰ Julliard J. *op. cit.*, note 7.

¹³¹ Fugler M. *op. cit.*, note 13, p. 190.

symptomatique que les directeurs des deux revues étudiées ici reçoivent la même formation intellectuelle. Rue d'Ulm, Berr côtoie de futurs philosophes, tels Maurice Blondel et Philippe Rauh, qui sont de sa promotion. Agrégé de lettres en 1884, il enseigne d'abord dans des établissements de province, à Tours et à Douai, puis dans des lycées parisiens : Buffon, Louis-le-Grand et Henri IV. En 1898, il soutient sa thèse de doctorat ès lettres, intitulé *L'avenir de la philosophie. Esquisse d'une synthèse des connaissances fondées sur l'histoire*. Le dernier chapitre est d'ailleurs consacré à la synthèse, à laquelle il s'est donc intéressé très tôt. En 1900, quand il fonde la *RSH*, il est donc docteur de fraîche date et âgé de 37 ans. D'autres initiatives suivent la création de cette revue : celle de la collection « L'évolution de l'humanité », dont le premier tome paraît pendant l'automne 1914, et celle du Centre international de synthèse en 1927. Tout au long de sa vie, Henri Berr semble guidé par l'ambition d'embrasser « l'Humanité, depuis ses origines, et la Terre dans toute son étendue »¹³³.

Un sujet le préoccupe profondément, c'est celui des rapports franco-allemands. Comme le remarque Peter Schöttler, « Henri Berr était comme hanté, comme obsédé par le problème de l'Allemagne, des Allemagnes, des rapports franco-allemands »¹³⁴. La liste des ouvrages qu'il a consacré à la question allemande est longue : au lendemain de la Première Guerre mondiale, il publie *Le germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique*¹³⁵, à la veille de la Seconde, *Les Allemagnes. Réflexion sur la guerre et sur la paix (1918-1939)*¹³⁶. Pendant l'occupation allemande paraît *Machiavel et l'Allemagne*¹³⁷. Après la guerre, Henri Berr écrit encore deux textes sur le sujet, *Le Mal de la jeunesse allemande*¹³⁸ et *Allemagne : Le Contre et le Pour*¹³⁹. Peter Schöttler, au vue de cette abondante liste, pose la question suivante : « Pourquoi Henri Berr a-t-il

¹³² Henri Berr et la culture du XX^e siècle : histoire, science et philosophie [actes de colloque, Paris, 1994, Centre international de synthèse], dir. Agnès Biard, Dominique Bourel et Eric Brian. Paris : Albin Michel, 1997.

¹³³ Berr H. *Introduction générale*. La Terre avant l'histoire. Paris : La Renaissance du livre, 1920, p. 4.

¹³⁴ Schöttler P. *Henri Berr et l'Allemagne*. Henri Berr et la culture du XX^e siècle. Paris : Albin Michel, 1997, p. 189.

¹³⁵ Berr H. *Le germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique*. Paris : La Renaissance du livre, 1919, 234 p.

¹³⁶ Berr H. *Les Allemagnes. Réflexion sur la guerre et sur la paix (1918-1939)*. Paris : Albin Michel, 1939, 256 p.

¹³⁷ Berr H. *Machiavel et l'Allemagne*. Paris : Albin Michel, 1940, 32 p.

¹³⁸ Berr H. *Le Mal de la jeunesse allemande*. Paris : Albin Michel, 1946, 109 p.

¹³⁹ Berr H. *Allemagne. Le Contre et le pour*. Paris : Albin Michel, 1950, 113 p.

tellement investi les questions allemandes, au point d'y revenir sans cesse, sans se préoccuper du risque non seulement de passer pour un fanatique, mais aussi de lasser et de se répéter ? »¹⁴⁰

Comment expliquer en effet qu'un non-germaniste ait si souvent traité ces problématiques ? Les sentiments de Berr à l'égard de l'Allemagne, comme ceux tous les intellectuels alsaciens-lorrains, mêlent désir de revanche et attirance intellectuelle. Une anecdote sur sa jeunesse, racontée par lui-même, montre qu'il partage ce patriotisme enraciné à l'Est. En 1893, lors d'un voyage à Strasbourg, ville natale de sa mère, il montre pour la première fois en haut de la flèche de la cathédrale. Le gardien, apprenant qu'il est français, lui montre alors un drapeau français qu'il a sauvé des Allemands et caché dans un coin. Cet événement, cette « illumination patriotique » qu'il dit avoir ressenti, lui donne une conscience aigüe du sort de l'Alsace-Lorraine, région française occupée par les Allemands.

En bon intellectuel de son temps, d'un côté il condamne la barbarie et l'impérialisme allemands, mais de l'autre, prend l'organisation des universités germaniques en exemple. En 1894, il publie la correspondance fictive entre un vieux philosophe strasbourgeois et un étudiant parisien¹⁴¹, qui trahit cette admiration pour la science allemande. Dans l'avant propos, il s'exclame « L'Allemagne ! Comme invinciblement, dès qu'on traite quelque grand problème, on regarde, en France, du côté de l'Est »¹⁴². Il tient ici un discours assez habituel pour un universitaire de l'époque : tout en regrettant la prééminence de l'Allemagne, il préconise, par la voix du professeur de philosophie, une réforme des universités sur le modèle allemand. La jeunesse de Berr restant mal connue, on ne peut savoir si la comparaison précise qu'il fait entre l'enseignement supérieur français et allemand repose sur une expérience vécue ou un savoir uniquement livresque. Beaucoup d'interrogations subsistent sur cette période de sa vie, sur ses études et ses premiers voyages en Allemagne : a-t-il fait, comme beaucoup à

¹⁴⁰ Schöttler P. *op. cit.*, p. 189.

¹⁴¹ Berr H. *Vie et science. Lettres d'un vieux philosophe strasbourgeois et d'un étudiant parisien*. Paris : Armand Collin, 1894, 232 p.

¹⁴² *Op. cit.*, p 6.

l'époque, son « voyage outre-Rhin » ? quelle connaissance a-t-il de la langue allemande ?

On a vu le lien étroit entre la synthèse prônée par la fondation de la *RSH* et les débats historiographiques qui font rage en Allemagne au même moment. On a évoqué plus haut un projet d'ouvrage jamais abouti sur la méthode historiographique en Allemagne. En 1911, dans la préface de *La synthèse en histoire*, Berr annonce en effet la parution d'un deuxième tome qui contiendrait « l'exposé du mouvement théorique allemand des quinze ou vingt dernières années. »¹⁴³. En 1919 et en 1930, il l'inclut avec la mention *A paraître* dans la liste de ses ouvrages sur la page de garde, sous le titre *Les études historiques en Allemagne : théorie de l'histoire, Essais de synthèse, Organisation*. En 1934, il modifie légèrement le titre : *L'Esprit de synthèse. Notes sur l'organisation de la science en France et en Allemagne*. En 1940, il envisage un nouveau titre : *Comment les Allemands conçoivent l'histoire*. Ce n'est qu'en 1953, dans la réédition de *La synthèse en histoire* qu'il semble avoir renoncé à achever cet ouvrage. On trouve cependant des traces de cet ouvrage, des manuscrits inédits de ce livre dans les archives de Berr, conservés à l'IMEC¹⁴⁴. Ce projet, qui l'a accompagné toute sa vie, montre son intérêt constant pour les évolutions de la discipline historiques en Allemagne ainsi que sa fascination intellectuelle pour des historiens comme Lamprecht ou pour les *Weltgeschichten*.

Ce projet scientifique rigoureux côtoie dans la liste des ouvrages de Berr consacrés à l'Allemagne des œuvres plus polémiques, qui nous révèlent un autre aspect des ses sentiments à l'égard de ce pays. Pendant la Première Guerre mondiale, il rédige *Le germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique*, dont le ton polémique et outrancier surprend chez un historien de cette stature. A bien des égards, il incarne la difficulté, pour les hommes de son temps, de considérer sereinement l'Allemagne :

Par les intentions qui, toujours, ont inspiré son activité, l'auteur du présent ouvrage appartient bien à la génération qu'on peut appeler d'« entre-

¹⁴³ Berr H. *op. cit.*, note 101, p. 14.

¹⁴⁴ Institut Mémoires de l'édition contemporaine.

deux-guerres ». [...] Les hommes de cette génération ont porté le flambeau. Venus trop tôt ou trop tard pour la lutte sanglante, ils ont grandi, ils ont vieilli, les yeux fixés sur l'Allemagne. Ceux-là surtout, nés aux Marches de l'Est, qui, dans le désastreux été, dans le sombre et glacial hiver de 1870-71, ont eu l'enfance opprimée par le cauchemar de l'invasion ; qui ont entendu, pendant des heures sans fin, résonner sur les pavés de leurs villes la cadence lourde des pas allemands ; qui, toute leur vie, ont gardé à l'oreille ce brutal martèlement du sol de la patrie, et le roulement sec des petits tambours, et le rythme aigu des fifres ; à plus forte raison encore, ceux qui, près de la frontière mutilée, ont subi jusqu'en 1873 l'occupation germanique et qui se rappellent – avec un battement de cœur – l'heure émouvante où le cher drapeau tricolore a reparu, libéré, à leur fenêtre : ils ont, tous ceux-là, été obsédés par l'Allemagne. Ils ont voulu bien la connaître, pour lutter avec elle dans la paix. Contre cette Allemagne triomphante – et sans cesse grandissante, sans cesse menaçante dans son triomphe -, ils ont voulu préserver non seulement la liberté, la dignité de la France, mais les qualités propres qui constituent son précieux apport au développement de l'humanité¹⁴⁵.

Les écrits de Berr se ressentent profondément de son engagement patriotique, de son statut d'intellectuel alsacien-lorrain. Deux autres livres polémiques suivent celui-ci, *Les Allemagnes*, paru en 1938-39 et *Machiavel et l'Allemagne*, paru au début de la guerre. On y lit les mêmes idées sur l'Allemagne et l'histoire des rapports franco-allemands. Berr défend ainsi une vision très manichéenne – assez convenue pour l'époque – de ce pays : il oppose l'esprit et les lumières à gauche du Rhin, la mentalité primitive et la barbarie à droite du Rhin, la civilisation et la *Kultur*, la sensibilité à la grossière. La Grande guerre se réduit selon lui à une « bataille d'esprits », - la lutte de Machiavel contre Descartes, d'un Machiaval adopté par la politique prussienne et approfondi par la métaphysique allemande »¹⁴⁶. On peut s'étonner, avec Peter Schöttler de « cette vision de l'Allemagne en noir et blanc, [qui] est loin de ce que ce qu'une approche synthétique et critique pouvait apporter de nouveau »¹⁴⁷.

Henri Berr semble avoir conscience de son attitude paradoxale à l'égard de l'Allemagne. Dans l'introduction de *Les Allemagnes*, il raconte qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, il écrivait « des pages où éclataient la joie et l'espérance », mais que, vingt ans plus tard, à la veille de la Seconde, il a « peine à

¹⁴⁵ Berr H. *op. cit.*, note 129, p. 10.

¹⁴⁶ Berr H. *op. cit.*, note 130, p. 7.

¹⁴⁷ Schöttler P. *op. cit.*, note 128, p. 196.

débrouiller la complexité de [ses] sentiments »¹⁴⁸. Il évoque les rapports franco-allemand en ces termes :

*Que, de part et d'autre du Rhin, soient nées, du fait même des longues luttes anciennes, une estime et une sorte d'attirance réciproques : voilà qui n'est pas douteux*¹⁴⁹.

Dans la conclusion de son article, Peter Schöttler essaie de répondre à la question posée en introduction : pourquoi Berr a-t-il tant investi les problèmes allemands ? Et même plus, pourquoi croyait-il fermement que l'Allemagne était son point fort, alors que ses ouvrages sur l'Allemagne n'étaient d'une grande qualité décevante pour un auteur de sa trempe ? Pour Schöttler, c'est tout simplement parce que :

*Henri Berr aimait l'Allemagne. Mais il l'aimait d'un amour interdit. Interdit par un patriotisme de tous les jours, interdit par son origine lorraine et alsacienne, interdit, enfin, par son origine juive – car, pour une partie de l'opinion française du début du siècle, « juif » signifiait encore « juif allemand ». C'est pourquoi le jeune Berr ne pouvait avouer son attirance pour l'Allemagne et pour la science allemande. Mais il ne la quittera jamais des yeux. Certes, il la haïra. Mais il en parlera toujours*¹⁵⁰.

2.4. Les collaborateurs de la RSH

A l'occasion du consacré à Henri Berr, Martin Fugler a écrit un article, intitulé « Fondateurs et collaborateurs, les débuts de la *Revue de synthèse historique* (1900-1910) »¹⁵¹, qui analyse la participation des premiers collaborateurs de la revue. Il note que, pour la période 1900-1910, 196 personnes signent des publications, dont la majorité (113) une ou deux fois seulement. Un noyau de 21 auteurs a fourni plus de 10 publications. Quant à Henri Berr, on peut remarquer qu'il produit à lui seul un dixième des écrits. Fugler s'est également intéressé aux âges des premiers collaborateurs : il constate, que 70% des collaborateurs de la *RSH* ont entre 26 et 45 ans en 1900. A l'aide de tableaux réalisés à partir des âges des collaborateurs, il réussit à montrer que la *RSH* privilégie les contributions des jeunes chercheurs. Cette jeunesse des collaborateurs reste une constante pendant la première décennie de la revue.

¹⁴⁸ Berr H. *op. cit.*, note 130, p. 223.

¹⁴⁹ *Op. cit.*, p. 224.

¹⁵⁰ Schöttler P. *op. cit.*, p. 202.

¹⁵¹ Fugler M. *Fondateurs et collaborateurs, les débuts de la Revue de synthèse historique (1900-1910)*. Henri Berr et la culture du XX^e siècle. 1997, p.173-188.

Quelle est la formation des collaborateurs? Quelle sont leurs professions ? On retrouve assez naturellement un certain nombre d'anciens élèves de l'Ecole normale supérieure : 26 collaborateurs sont nés en 1861, 1862, et 1863, ce qui correspond à la classe d'âge de ses camarades de promotion d'Henri Berr, lui-même étant en 1863. Au moins 37 des des collaborateurs de la revue sont normaliens, ce qui signifie que plus d'un sur cinq est passé par la rue d'Ulm. Mais de manière plus générale, on y rencontre surtout des universitaires. Henri Berr déclare d'ailleurs 1910 que la « revue de synthèse historique a trouvé dans les Universités beaucoup de ses meilleurs collaborateurs »¹⁵². Près de la moitié des collaborateurs sont en effet amenés à enseigner en effet à l'Université, d'autres dans des établissements supérieurs comme le Collège de France ou dans des lycées. Aux côtés de ces enseignants, on trouve des conservateurs de musées, des archivistes, des bibliothécaires, des juristes, quelques haut-fonctionnaires, un ingénieur¹⁵³ et un médecin¹⁵⁴. Martin Fugler met notamment l'accent sur la diversité géographique et disciplinaire des universitaires. Les universités de province sont en effet bien représentées.

Martin Fugler a classé les collaborateurs en fonction de leur activité essentielle, en distinguant les sept catégories suivantes :

¹⁵² Berr Henri. Au bout de dix ans. RSH, 1910, t. 21, p. 5.

¹⁵³ P. Tannery.

¹⁵⁴ S. Jankélévitch.

Répartition des collaborateurs et des publications par activité essentielle¹⁵⁵

Activité essentielle	les collaborateurs		les parutions	
	nombre	%	nombre	%
Histoire et géographie	72	43	443	40
Archives, bibliothèques, musées	12	7	133	12
Langues et littératures françaises et étrangères	29	17	149	13,5
Philosophie dont Henri Berr	32	19	331 102	30 10
Sociologie	9	5	17	1,5
Psychologie	5	3	16	1,5
Droit	10	6	16	1,5
TOTAL	169	100	1105	100

Ce tableau montre que cette revue, considérée par Monod comme une revue de philosophes, n'en attire néanmoins qu'une trentaine (19%), contre 43 % d'historiens, auxquels il faudrait ajouter les archivistes. Les philosophes sont cependant plus assidus dans leur participation¹⁵⁶. Martin Fugler montre que, si on ne tient pas compte de Berr, classé ici parmi les philosophes, on obtient un rapport de 22 % de publications signées par des philosophes contre 44% par des historiens. Si on ajoute les archivistes, bibliothécaires et conservateurs, on peut constater que « 2/3 des publications signées [...] peuvent être imputées à des techniciens de la mémoire : 576 textes sur 1003, soit 57,5 % »¹⁵⁷. On peut s'étonner de la faible participation des sociologues (1,5 % des parutions) à une revue qui manifeste un vif intérêt pour la nouvelle discipline¹⁵⁸. Du point de vue des collaborateurs, l'interdisciplinarité souhaitée par Henri Berr n'est donc pas véritablement atteinte.

¹⁵⁵ D'après Fugler M. *op. cit.*, note 13., p. 182.

¹⁵⁶ 72 historiens, pour 443 contributions ; 32 philosophes pour 331 contributions.

¹⁵⁷ Fugler M. *op. cit.*, p. 183.

¹⁵⁸ Voir plus haut, p. 41.

Henri Berr a été le véritable maître d'œuvre de la revue. C'est lui qui mène les réunions hebdomadaires, qui se tiennent au siège de la revue, « 12 rue Saint-Anne », où se retrouvent souvent des habitués. Il semble que le travail était minutieusement réparti, entre des « chefs d'équipe éprouvés », qui peuvent se faire aider, pour l'élaboration des bibliographies, des « auxiliaires de leur choix »¹⁵⁹. Certains collaborateurs se voient confier des rubriques spécifiques. Ainsi E. Goblot¹⁶⁰ est responsable de l'étude critique de l'*Année sociologique* et Léon Pineau¹⁶¹ prend en charge les publications qui concernent le folklore. Jean Jean-Rodolphe von Salis¹⁶² quant à lui, devient très vite le collaborateur attitré pour toutes les questions allemandes. Il rencontre Berr en 1926, lorsque, après des études à Berlin auprès de Meinecke et Troeltsch, il débarque à Paris. Jusqu'en 1936, il est celui qui fournit le plus d'articles sur l'Allemagne. Il publie notamment une série d'articles sur des auteurs allemands comme Troeltsch, Meinecke, Breysing, Belbrück, ainsi que sur la sociologie allemande. Salis apporte son concours à d'autres projets de Berr : il l'accompagne Berr au Congrès international des historiens à Oslo et organise au Centre international de synthèse une exposition sur l'Encyclopédie. Cette étroite collaboration prend fin en 1935, quand Salis est nommé à la chaire d'histoire de Zurich. Il n'aura pas de successeur

¹⁵⁹ Berr Henri. Programme d'une bibliographie synthétique. RSH, 1920, t. 30, p. 79.

¹⁶⁰ Edmont Goblot (1858-1935): philosophe ; a aussi collaboré à la *Revue de métaphysique*, à la *Revue philosophique* et au *Journal de psychologie*.

¹⁶¹ Léon Pineau (1861-1965): professeur de littérature étrangère, scandinave ; a notamment collaboré à la *Revue germanique*.

¹⁶² Jean-Rodolphe von Salis (1901-1996) : historien et écrivain suisse.

Place de la production historiographique allemande

Evaluer la place de l'Allemagne dans un périodique consiste notamment à s'intéresser à la place qu'occupe sa production éditoriale. Les comptes rendus critiques, bulletins et analyses sont les rubriques idoines pour se livrer à des études statistiques sur le nombre d'ouvrages étrangers recensés.

1. Revue historique

Dans son ouvrage sur l'historiographie française à la fin du XIX^e siècle, Carbonell se pose la question suivante : « Les revues historiques françaises sont-elles ouvertes à la production historiographie étrangère, allemande en particulier, et tiennent-elles leurs lecteurs au courant de ce qui se passe hors de France ? »¹⁶³ Carbonell ayant déjà expérimenté une méthode pour mesurer la place de la production historiographique allemande dans des revues historiques, telles que le *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, la *Revue des questions historiques* ou la *Revue historique*, il a semblé pertinent de s'inspirer de sa méthode, afin de produire des chiffres qui puissent s'inscrire dans la continuité de son travail.

Pour la *Revue historique*, il s'est intéressé à la période 1878-1885. Dans un premier temps, il a compté le nombre d'ouvrages étrangers publiés dans le *Bulletin historique* de la revue. Cette rubrique présente brièvement, parfois énumère simplement, des ouvrages parus dans le pays auquel est consacrée ladite rubrique. Carbonell présente les résultats de la façon suivante:

¹⁶³ Carbonell, *op. cit.*, note 13.

	Nombre total d'ouvrages	Moyenne annuelle
anglais	39	21
allemands	31	81
italiens	18	18
autrichiens	11	30
russe	6	12
espagnols	3	3

On peut d'emblée constater que la moyenne annuelle de livres allemands présentés dans le *Bulletin historique* est très élevée. Dans un second temps, Carbonell réalise, à partir des *Comptes rendus critiques*, des statistiques sur la provenance des ouvrages analysés.

Revue historique (1878-1885)¹⁶⁴ Nombre d'ouvrages relatés publiés en	
France	221
Allemagne	235
Autriche	33
Angleterre	39
Italie	34
Suisse	24
Belgique	14

Au cours de cette période, le nombre d'ouvrages allemands recensés est supérieur à celui des ouvrages français, ce qui montre l'importance accordée à la production historiographique allemande. Carbonell n'hésite pas à parler, au vu de ces chiffres, du « germanisme éclatant »¹⁶⁵ de la *Revue historique*. La place de l'Allemagne est d'ailleurs largement supérieure à celle des autres pays européens : la *Revue historique* affiche une volonté d'ouverture sur l'étranger, mais elle n'accorde pas

¹⁶⁴ D'après Carbonell, *op. cit.*, note 13.

¹⁶⁵ Carbonell, *op. cit.*, note 13, p. 52.

d'importance particulière aux livres venus d'Autriche, d'Angleterre ou d'Italie. L'orientation de la *Revue historique* est donc plus germanique que cosmopolite.

A la suite de Carbonell, je me suis intéressée au nombre d'ouvrages allemands recensés dans les *Comptes rendus critiques* de la revue de 1886 à 1930. L'objectif étant d'évaluer la place de la production historiographique allemande et non étrangère, nous avons limité l'enquête aux livres publiés en Allemagne et en Autriche. Grâce à un découpage en plusieurs périodes, d'environ une quinzaine d'années chacune, il a été possible de dégager de nouvelles tendances.

Revue historique (1886-1899)		
	Nombre d'ouvrages relatés publiés en	% d'ouvrages publiés en
Allemagne	279	34
Autriche	26	3
Total ouvrages recensés	829	100

Revue historique (1900-1914)		
	Nombre d'ouvrages relatés publiés en	% d'ouvrages publiés en
Allemagne	204	25
Autriche	18	2
Total ouvrages recensés	821	100

Revue historique (1915-1930)		
	Nombre d'ouvrages relatés publiés en	% d'ouvrages publiés en
Allemagne	81	8
Autriche	7	1
Total ouvrages recensés	1024	100

Le premier tableau vient conforter la conclusion de Carbonell : de 1886 à 1899, la place de la production éditoriale allemande reste importante (34 % des ouvrages recensés). Mais dans les décennies suivantes, celle-ci semble diminuer. Le tableau suivant, organisé en période de cinq ans, rend compte de la baisse progressive du nombre d'ouvrages allemands recensés dans les *Comptes rendus critiques* de la revue.

Années	Ouvrages recensés	Allemagne	%	Autriche	Livres Aire germanique	% total
1886-1890	261	87	33	7	94	36
1891-1895	284	104	37	8	112	39
1896-1900	334	103	31	11	114	34
1901-1905	296	82	28	9	91	31
1906-1910	248	80	32	8	88	35
1911-1915	273	33	12	1	34	12
1916-1920	255	10	4	1	11	4
1921-1925	210	15	7	3	18	9
1926-1930	513	50	10	3	53	10

La rupture semble se situer autour de 1910-1911 : en effet, si jusqu'à cette date le pourcentage des ouvrages allemands ou autrichiens analysés se maintient au dessus de 30 %, il chute ensuite brutalement à 12 %, pour atteindre son niveau le plus bas entre 1916 et 1920. Si l'on explique sans mal ce minimum par le contexte politique, il est en revanche plus difficile d'interpréter la baisse brutale autour de 1910. Ce phénomène est peut-être lié à la mort de celui qui dirige la revue depuis plus de 35 ans, Gabriel Monod, qui décède en 1912. Le changement de direction peut induire un changement d'orientation. Le faible pourcentage de livres allemands recensés entre 1916 et 1920 pourrait également être la conséquence d'un *boycott* de la production allemande par les savants français. On a pu noter par ailleurs que, parallèlement au nombre d'ouvrages allemands, la diversité des lieux de publication en Allemagne se réduisait également.

2. Revue de synthèse historique

L'intérêt d'Henri pour Berr pour les courants historiographiques allemands se répercute-t-il dans le choix des ouvrages analysés par la *RSH* ? Pour mesurer la place de la production allemande dans cette revue, il a fallu modifier légèrement notre approche. Nous avons choisi d'une part de concentrer notre étude sur les dix

premières années de la revue – cette période est délimitée assez naturellement par le bilan que fait Henri Berr de la première décennie de parution¹⁶⁶ – et d'autre part de faire porter cette étude sur les *Analyses* et *Bulletins critiques*, ces deux rubriques pouvant être considérées comme l'équivalent des *Comptes rendus critiques* de la *Revue historique*.

Année	Revue de synthèse historique			Revue historique		
	Ouvrages recensés	Aire germanique ¹⁶⁷	%	Ouvrages recensés	Aire germanique	%
1900	17	0	0	50	15	30
1901	32	2	6	61	20	33
1902	31	3	10	80	24	30
1903	51	2	4	50	12	24
1904	36	1	3	57	20	35
1905	40	1	3	48	15	31
1906	78	4	5	59	21	36
1907	102	5	5	68	39	57
1908	116	4	3	40	8	20
1909	96	4	4	39	15	38
1910	147	15	10	42	5	12
Totaux	746	41	5	594	194	33

La comparaison entre les deux revues permet de montrer qu'à une même époque, dans une même discipline, deux revues savantes accordent une place tout à fait différente à la production éditoriale venue d'Allemagne et d'Autriche.

3. Perspectives

De nombreuses perspectives s'ouvrent à nous pour compléter cette première approche. Il serait notamment pertinent de déterminer dans quelle mesure des historiens allemands contribuent à ces deux revues. Henri Berr se félicite en effet d'avoir attiré « un grand nombre de savants étrangers »¹⁶⁸, qui expédient leurs articles Allemagne et d'Italie, mais aussi de Suisse, d'Autriche, de Russie, des Etats-Unis. Son ami Karl Lamprecht écrit régulièrement des articles ou des notes pour la revue, mais il serait intéressant d'évaluer précisément sa participation. D'autres auteurs allemands sont-ils invités ? Quels sont les courants

¹⁶⁶ Berr Henri. Au bout de dix ans. RSH, 1910, t. 21, p. 5.

¹⁶⁷ L'aire germanique est comprise ici comme l'Allemagne et l'Autriche.

historiographiques allemands représentés ? La Revue historique, qui se fait une fierté de la variété des opinions politiques et religieuses de ses collaborateurs accorde-t-elle aussi de l'importance à la diversité des origines géographiques des auteurs ? Une étude prosopographique sur les collaborateurs étrangers permettrait de mettre en lumière les liens entre les communautés scientifiques de chaque côté du Rhin.

Dans un même ordre d'idée, il serait utile de recenser les traductions allemandes accueillies dans chacune des deux revues. Peter Schöttler note que la *RSH* a accueilli des articles allemands dès les premiers numéros, ce qui est selon lui, une pratique plutôt exceptionnelle en France¹⁶⁹. Qu'en est-il vraiment ? La Revue historique qui fait une place importante aux livres publiés en Allemagne propose-t-elle à ses lecteurs des articles traduits de l'allemand ? Cette approche doit également permettre de déterminer qui sont les traducteurs de ces articles.

Les auteurs français qui écrivent des articles ou des notes sur des sujets allemands font connaître l'Allemagne en France. Il est donc nécessaire de prendre en compte dans notre étude les articles qui concernent l'histoire allemande. Il s'agit de calculer combien d'articles par année sont consacrés à un sujet allemand, afin d'évaluer dans quelle mesure les historiens français se soucient des problématiques allemandes.

Le poids de la production éditoriale allemande peut également être mesuré grâce aux publicités qui paraissent dans les deux périodiques¹⁷⁰, qu'il serait pertinent de recenser. L'étude des recensions pourra être complétée en accordant une attention particulière aux collaborateurs chargés de l'analyse d'ouvrage allemands. Ainsi, en rassemblant les collaborateurs responsables chargés de traductions, des recensions

¹⁶⁸ Berr Henri. Lettre à Gaston Milhaud. *RSH*, 1964, t. 85, p. 103.

¹⁶⁹ Schöttler P. *op. cit.*, note 135, p. 196.

¹⁷⁰ Voir annexes.

ou d'articles sur domaine allemand en un même corpus, il sera possible de tracer les contours d'un groupe de médiateurs entre la France et l'Allemagne.

Conclusion

Dans le cadre d'un travail qui vise à estimer le poids des sciences humaines allemandes sur des revues savantes françaises, le choix des deux revues étudiés ici se justifie aisément : l'une et l'autre font référence dans leur programme à la science allemande, que ce soit pour la prendre comme modèle ou pour la concurrencer dans un de ses domaines d'excellence. Les rapports privilégiés qu'Henri Berr et Gabriel Monod ont entretenus avec l'Allemagne leur donnent un intérêt et une légitimité supplémentaires, car il est nécessaire d'évaluer dans quelle mesure leurs liens personnels avec l'Allemagne ont pu peser sur l'orientation de la revue. Si les premiers résultats obtenus sur le poids de la production historiographique allemande ne peuvent à eux seuls apporter une réponse définitive à la question de la place de l'Allemagne, ils ouvrent néanmoins de larges perspectives de travail.

Bibliographie commentée

La bibliographie indique à la fois des références qui ont été consultées pour ce de ce rapport d'étape et constitue également un programme de lecture pour la suite de la thèse. Nous avons choisi de l'organiser en plusieurs rubriques, ce qui permet de faire apparaître plusieurs aspects de la recherche : l'étude de la revue comme source, la connaissance des milieux et débats intellectuels.

SOURCES

Cette partie de la bibliographie contient les sources imprimés sur lesquelles j'ai travaillé, tant les revues ou les ouvrages des directeurs et collaborateurs des deux revues concernant le sujet. Elle comprend également quelques ouvrages de la première moitié du XX^e siècle sur la place de la science allemande en France.

BERR Henri. *Le germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique.* Paris : La Renaissance du livre, 1919, 234 p.

BERR Henri. *Les Allemagnes. Réflexion sur la guerre et sur la paix (1918-1939).* Paris : Albin Michel, 1939, 256 p.

BERR Henri. *Machiavel et l'Allemagne.* Paris : Albin Michel, 1940, 32 p.

BERR Henri. *Le Mal de la jeunesse allemande.* Paris : Albin Michel, 1946, 109 p.

BERR Henri. *Allemagne. Le Contre et le Pour.* Paris : Albin Michel, 1950, 113 p.

BERR Henri. *Vie et science. Lettres d'un vieux philosophe strasbourgeois et d'un étudiant parisien.* Paris : Armand Collin, 1894, 232 p.

FEBVRE Lucien. *De la Revue de synthèse aux Annales: lettres à Henri Berr, 1911-1954* [Candar Gilles et Pluet-Despatin Jacqueline (éd.)]. Paris : Fayard, 1997, 640 p.

HALPHEN Louis. *Les Historiens français et la science historique allemande.* Scientia, Revue internationale de synthèse scientifique, mai 1923.

HALPHEN Louis. *L'Histoire en France depuis 100 ans.* Paris : Armand Collin, 1914, 216 p.

MAURRAS Charles. *En guise d'oraison funèbre de Gabriel Monod.* Action française, 13 avril 1912.

MONOD Gabriel. *Allemands et Français, souvenirs de campagne : Metz, Sedan, la Loire.* Paris, 1872, 172 p.

MONOD Gabriel. *De la possibilité d'une réforme de l'enseignement supérieur.* Paris : Leroux, 1876, 48 p.

MONOD Gabriel. *Les Maîtres de l'histoire. Renan, Taine, Michelet.* Paris : C. Lévy, 1894, 313 p.

MONOD Gabriel. *La Méthode en histoire.* Evreux : impr. de C. Hérissé et fils, [s. d.], 44 p.

MONOD Gabriel. *Les Réformes de l'enseignement secondaire et l'École alsacienne.* Alençon : impr. de F. Guy, 1885, 27 p.

MONOD Gabriel et THÉVENIN Marcel. *À la mémoire de M. le professeur Georges Waitz, 1813-1886 : hommage respectueux des anciens élèves Gabriel Monod et Marcel Thévenin.* Nogent-le-Rotrou : impr. de Daupeley-Gouverneur, 1886, 65 p.

MONOD Gabriel. *À M. et Mme Jules Roy (30 septembre 1878-1903).* Nogent-le-Rotrou, 1903, 16 p.

MOTTE Olivier. *Le voyage d'Allemagne. Lettres inédites sur les missions d'universitaires français dans les universités allemandes au XIX^e siècle. III. Sur le départ de Gabriel Monod en Allemagne.* Francia 3 19/20. Jahrhundert, 1990, vol. 17, n° 3, p. 110-119.

Revue de synthèse historique. Paris ; Léopold Cerf, 1900 à 1930.

Revue historique. Paris, PUF, 1876-

LES REVUES, UNE SOURCE À PART ENTIÈRE

Cette partie contient des articles de réflexion sur l'utilisation de la revue comme source, des exemples d'études de revues qui ont inspiré la méthode de travail ainsi que des ouvrages plus généraux sur la presse. On y trouve donc études des revues, des articles de réflexion générale sur la source revue et des ouvrages sur l'édition.

ALBERT Pierre. *La presse.* Paris : PUF, 2002, 127 p. (*Que sais-je?*, 368).

BARROT Olivier, ORY Pascal. *La Revue blanche : histoire, anthologie, portraits,* Paris : UGE, 1993, 345 p.

BERNIER Georges. *La Revue blanche.* Paris : Hazan, 1991, 325 p.

BOSCHETTI Anna. *Des revues et des hommes (la Nouvelle Revue française, les Temps modernes). Les hommes de revues : itinéraires et portraits.* Revue des Revues, 1994, n° 18, p. 51-65.

BROGLIE Gabriel (de). *Histoire politique de la Revue des deux mondes: de 1829 à 1979.* Paris : Perrin, 1979, 380 p.

CHARLE Christophe. *Le siècle de la presse : 1830-1939.* Paris : Ed. du Seuil, 2004, 399 p.

CHARTIER Roger, MARTIN Henri-Jean (dir.). *Histoire de l'édition française*. Paris : Fayard – Cercle de la Librairie, 1989-1991.

Articles sur les revues :

- **JEUNE Simon.** Les revues littéraires, t. 3, p. 455-460.
- **LECOQ Benoît.** Les revues, t. 4, p. 352-358.
- **TESNIÈRE Valérie.** L'édition universitaire, t. 3 art., p. 245-255.

CHEVREFILS DESBIOLLES Yves. *Les revues d'art à Paris, 1905-1940*. Bulletin de la bibliothèque Forney et de ses amis, 1994, n° 123, p. 21-28.

CORBIN Alain. *Matériaux pour un centenaire : le contenu de la Revue historique et son évolution 1875-1976*. Cahiers de l'institut de presse et d'opinion, 1974, n°2.

CORNYCK Martyn. *The Nouvelle revue française under Jean Paulhan, 1925-1940*. Amsterdam, Atlanta : Ed. Rodopi B. V., 1995, 224 p.

DATTA Venita. *La Revue blanche : un milieu parisien fin de siècle*. *French cultural Studies*, 1998, vol. 9, n° 26, p. 147-65.

DEGUY Michel. *Revoir la revue*. Revue et recherche. Les Cahiers de Paris 8. Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 1994, p. 15-18.

DIDIER Béatrice, ROPARS Marie-Claire. *Passage par la revue*. Revue et recherche.

Les Cahiers de Paris 8. Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 1994, p. 7-12.

FUGLER Martin. Fondateurs et collaborateurs, les débuts de la *Revue de synthèse historique* (1900-1910). *Henri Berr et la culture du XX^e siècle : histoire, science et philosophie* [actes de colloque, Paris, 1994, Centre international de synthèse], dir. Agnès Biard, Dominique Bourel et Eric Brian. Paris : Albin Michel, 1997, p.173-188.

GEORGEON-LISKENNE Anne. *Les relations architecturales entre la France et la Mitteleuropa dans la seconde moitié du XIX^e à la lumière des revues de l'époque.* Positions de thèse d'Ecole des Chartes, 1997, p. 155-162.

JACKSON Arthur Basil. *La Revue blanche (1889-1903) : origine, influence bibliographie.* Paris : Lettres modernes, 1960, 327 p.

JULLIARD Jacques. *Le monde des revues au début du siècle.* Cahiers Georges Sorel, t. 5, 1987, p.3-9.

LE RIDER Jacques. *La Revue d'Allemagne : les germanistes français, témoins et interprètes de la crise de la République de Weimar et du nazisme.* Entre Locarno et Vichy : Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930 [colloque, Paris, 6-8 déc 1990], Paris : CNRS, 1993, t. 1, p. 362-374.

LOUÉ Thomas. *Les revues dans le paysage intellectuel de la France contemporaine: entre clivages et solidarités.* Les solidarités : le lien social dans tous ses états. Pessac: Maison des sciences de l'homme, 2001, p.41-53.

NARBUT Sybille. *Le « réseau allemand » des Cahiers du sud.* Entre Locarno et Vichy : Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930, [colloque, Paris, 6-8 déc 1990]. Paris : CNRS, 1993, t.2, p. 813-826.

OHLEH Norbert. *Deutschland und die deutsche Frage in der Revue des deux mondes, 1905-1940: ein Beitrag zur Erhellung des französischen Deutschlandbildes.* Frankfurt am Main: Akademische Verlagsgesellschaft, 1973, 484 p. (*Studien zur Politikwissenschaft*).

PÉLISSIER-BEERBLOCK Béatrice. *Un dialogue franco-allemand de l'entre-deux-guerres : La Deutsch-Französische Rundschau et la Revue d'Allemagne,* thèse, Université Paris IV, 1992.

PLACE Jean-Michel et VASSEUR André. *Bibliographie des revues et journaux littéraires des XIX^e et XX^e siècles*. Paris : Editions Jean-Michel Place, 1977, 3 t. (*Chroniques des lettres françaises*)

PLUET-DESPATIN Jacqueline. *Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues. Sociabilités intellectuelles*. Paris : CNRS, 1992, p.125-136 (*Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps présent*, 20).

PROCHASSON Christophe. *L'Effort Libre de Jean-Richard Bloch (1910-1914)*. Cahiers Georges Sorel, t. 5, 1987, p.105-118.

RACINE Nicole. *La revue Europe et l'Allemagne, 1929-1936*. Entre Locarno et Vichy : Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930 [colloque, Paris, 6-8 déc 1990]. Paris : CNRS, 1993, t. 2, p. 631-660.

RÉGNIER Philippe. *Une germanistique pré-universitaire : les premières Revues germaniques (1826-1865)*. Histoire des études germaniques en France : 1900-1970. Paris, CNRS, 1994, p. 63-86.

RIVIÈRE Jacques. *Histoire abrégée de la Nouvelle revue française*. Revue des revues, 1996, n° 21, p. 73-96.

SCHÖTTLER Peter. « Désapprendre de l'Allemagne ». *Les Annales et l'histoire allemande pendant l'entre-deux-guerre*. Entre Locarno et Vichy : Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930 [colloque, Paris, 6-8 déc 1990], Paris : CNRS, 1993, t. 1, p. 453-468.

TESNIÈRE Valérie. *Le Quadrige : un siècle d'édition universitaire (1860-1868)*. Paris : PUF, 2001, 491 p.

TREBITSCH Michel. *Nécrologie. Les revues qui s'arrêtent en 1939-1940*. Revue des revues, n°24, 1997, p. 19-33.

HISTOIRE POLITIQUE

Cette rubrique rassemble quelques références sur l'histoire politique, tant de l'Allemagne, de la France que des relations franco-allemandes.

BARIÉTY Jacques, POIDEVIN Raymond. *Les relations franco-allemandes 1815-1975*. Paris : Armand Collin, 1979, 377 p.

DROZ Jacques. *Histoire de l'Allemagne*. Paris : Presses Universitaires de France, 2003, 127 p. (*Que sais-je ?*, 186).

DUROSELLE Jean-Baptiste. *Les Relations franco-allemandes (1933-1939)*. Paris : CNRS, 1976, 121 p. (cours de la Sorbonne *Les Relations franco-allemandes 1871-1939*, 3 t.).

GUILLEN Pierre. *L'empire allemand 1871-1918*. Paris: Hatier, 1970, 223 p.

KNIPPING Franz. *Deutschland, Frankreich und das Ende der Locarno Ära 1928-1931: Studien zur internationalen Politik in der Anfangsphase der Weltwirtschaftskrise*, München, Oldenbourg, 1987, 261 p.

KNIPPING Franz.. *Eine ungewöhnliche Geschichte: Deutschland-Frankreich seit 1870*. Bonn: Europa Union, 1988, 207 p.

MAYEUR Jean-Marie. *Les débuts de la III^e République 1871-1898*. Paris : Ed. du Seuil, 1973, 252 p.

POIDEVIN Raymond. *L'Allemagne et le monde au XX^e siècle*. Paris : Masson, 1983, 292 p.

POIDEVIN Raymond. *Péripéties franco-allemandes du milieu du XIX^e aux années 1950 : recueil d'articles*. Bern, Paris, Vienne : Editions scientifiques européennes, 1995, 407 p. (*Euroclio*).

MILIEUX INTELLECTUELS

Cette rubrique de la bibliographie contient des articles et documents qui permettent de comprendre le fonctionnement des milieux intellectuels de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle. Elle rassemble ainsi des études sur des intellectuels français et allemands, sur les systèmes d'enseignement français et allemand. On y trouve également des documents sur l'histoire des études historiques en France.

AMALVI Christian (dir.). *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones : de Grégoire de Tours à Georges Duby*. Paris : La Boutique de l'histoire, 2004, 366 p.

BIARD Agnès, BOURDEL Dominique et BRIAN Eric (dir.). *Henri Berr et la culture du XX^e siècle: histoire, science et philosophie [colloque international, Paris, 1994, Centre international de synthèse]*. Paris : Albin Michel ; Centre International de synthèse, 1997, 365 p.

CARBONELL Charles-Olivier. *L'historiographie*. Paris : Presses universitaires de France, 1998, 127 p.

CARBONELL Charles-Olivier. *Histoire et historiens : une mutation idéologique des historiens français, 1865-1885*. Toulouse : Privat, 1976, 605 p.

CARBONELL Charles-Olivier. *Les sciences historique de l'Antiquité à nos jours*. Paris : Larousse, 1994, 637 p.

CHARLE Christophe. *Les élites de la République : 1880-1900*. Paris : Fayard, 1987, 556 p. (*L'espace du politique*).

CHARLE Christophe et VERGER Jacques. *Histoire des Universités*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995, 126 p. (*Que sais-je ?*, 391).

CHARLE Christophe, FERRÉ Régine (éd.). *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIX^e et XX^e siècles* [colloque, Paris, Institut d'histoire moderne et contemporaine, EHESS, 1984], Paris : CNRS, 1985, 283 p.

CHARLE Christophe. *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle : essai d'histoire comparée.* Paris : Ed. du Seuil, 1996, 369 p.

CHARLE Christophe. *Naissance des intellectuels : 1880-1900.* Paris : Les Editions de Minuit, 1990, 271 p. (*Le sens commun*).

CHARLE Christophe. *Paris fin de siècle : culture et politique.* Paris : Ed. du Seuil, 1998, 319 p. (*L'univers historique*).

CHARLE Christophe. *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris : dictionnaire biographique, 1809-1908.* Paris : INRP, CNRS, 1985, 176 p. (*Histoire biographique de l'enseignement*).

CHARLE Christophe. *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris : dictionnaire biographique, 1909-1939.* Paris : INRP, CNRS, 1986, 215 p. (*Histoire biographique de l'enseignement*).

CHARLE Christophe. *La République des universitaires : 1870-1940.* Paris : Ed. du Seuil, 1994, 505 p. (*L'univers historique*).

CHARLE Christophe. *Les professeurs du Collège de France. Dictionnaire biographique.* Paris : INRP, CNRS, 1988, 246 p. (*Histoire biographique de l'enseignement*).

CHARLE Christophe. *Ambassadeurs ou chercheurs ? Les relations internationales des professeurs de la Sorbonne sous la Troisième République. Genèses (France-Allemagne. Transferts, voyages, transactions),* 1994, n°14, p. 42-62.

DIGEON Claude. *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*. Paris : Presses universitaires de France, 1992, 568 p.

DUPEUX Louis, HUDEMANN Rainer, KNIPPING Franz (dir.). *Eliten in Deutschland und Frankreich im 19. und 20. Jahrhundert* [colloque, Mettlach-sur-la Sarre, Comité franco-allemand de recherches sur l'histoire de la France et de l'Allemagne aux XIX^e et XX^e siècles, 1992], Bd. 2, München, Oldenbourg, 1996, 200 p.

ESPAGNE Michel, WERNER Michael (dir.). *Philologiques I. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e*, Paris, Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 1990, 427 p.

ESPAGNE Michel. *Le paradigme de l'étranger : les chaires de littératures étrangères au XIX^e siècle*, Paris : Ed. du Cerf, 1993, 379 p. (*Bibliothèque franco-allemande*).

GRANGON Marie-Christine, TREBISTSCH Michel (dir.) *Pour une histoire comparée des intellectuels*. Bruxelles : Complexe ; Paris : INRP, CNRS, 1998, 176 p.

GUILLEN Pierre et MIECK Ilja. *Nachkriegsgesellschaften in Deutschland und Frankreich im 20. Jahrhundert. Sociétés d'après-guerre en France et en Allemagne au XX^e*. München : Oldenbourg, 1998, 294 p.

HUDEMANN Rainer, SOUTOU Georges-Henri (dir.) *Eliten in Deutschland und Frankreich im 19. und 20. Jahrhundert. Strukturen und Beziehungen* [colloque, Arc-et-Senans, Comité franco-allemand de recherches sur l'histoire de la France et de l'Allemagne aux XIX^e et XX^e siècles, 1990]. Bd. 1. München, Oldenbourg, 1994, 324 p.

- **CHARLE Christophe.** Les élites culturelles en France au XIX^e siècle. Inventaire des recherches récentes sur la genèse des intellectuels contemporains, Bd. 1, p. 45-57.
- **BOCK Hans Manfred.** Kulturelle Eliten in den deutsch-französischen Gesellschaftsbeziehungen der Zwischenkriegszeit, Bd. 1, p. 73-91.

LEROUX Robert. *Histoire et sociologie en France : de l'histoire-science à la sociologie durkheimienne.* Paris : Presses universitaires de France, 1998, 269 p.

ORY Pascal, SIRINELLI Jean-François. *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours.* Paris : Perrin, 2004, 435 p.

PROCHASSON Christophe. *Les années électriques, 1880-1910.* Paris : La Découverte, 1991, 488 p.

WINOCK Michel. *Le siècle des intellectuels.* Paris : Ed. du Seuil, 1999, 885 p.

WINOCK Michel. *Les voix de la liberté : les écrivains engagés au XIX^e siècle.* Paris : Le Grand livre du mois, 2001, 676 p.

JULLIARD Jacques, WINOCK Michel (dir.). *Dictionnaire des intellectuels français : les personnes, les lieux, les moments.* Paris : Ed. du Seuil, 2002, 1258 p.

ENJEUX FRANCO-ALLEMANDS

Cette rubrique présente des ouvrages sur relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne. On y trouve des documents sur la question des transferts culturels et des représentations réciproques des deux pays.

BARBEY-SAY Hélène. *Le voyage de France en Allemagne de 1871 à 1914 : voyages et voyageurs français dans l'Empire germanique.* Nancy : Presses universitaires de Nancy, 1994, 412 p.

BLUM Antoinette. *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr 1891-1926.* Paris : Presses de l'ENS, 1992, 297 p.

BOCK Hans Manfred, MEYER-KALKUS Reinhart et TREBITSCH Michel. *Entre Locarno et Vichy : Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930* [colloque, Paris, 6-8 déc 1990], Paris, CNRS, 1993, 2 t. : 891 p.

BOCK Hans Manfred. *Die deutsch-französische Gesellschaft 1926 bis 1934. Ein Beitrag zur Sozialgeschichte der deutsch-französischen Beziehungen der Zwischenkriegszeit.* Francia, t.17, n°3, 1990, p.55.

CHRISTADLER Mariluise. *Deutschland-Frankreich. Altes Klischee. Neue Bilder.* Duisburg: Verlag der Sozialwissenschaften Kooperation, 1981, 225 p.

DÉCULTOT Elisabeth. *Politische und hermeneutische Positionen der französischen Germanisten zwischen Hitlers Machtübernahme und dem Kriegsausbruch.* Literaturwissenschaft und Nationalsozialismus, dir. Holger Dainat et Lutz Danneberg. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 2003, p. 301- 320.

DMITRIEVA Katia, ESPAGNE Michel (dir.) *Philologiques IV. Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie,* Paris, Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 1996, 421 p.

DROZ Jacques. *Les relations franco-allemandes intellectuelles de 1871 à 1914,* Paris, Centre de documentation universitaire (*Les cours de la Sorbonne*), 1966, 82 p.

ESPAGNE Michel, WERNER Michael (dir.) *Histoire des études germaniques en France : 1900-1970.* Paris, CNRS, 1994, 557 p.

ESPAGNE Michel, WERNER Michael (dir.) *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e)* [colloque, Göttingen,

Groupe de recherche sur les transferts culturels franco-allemands, 1986], Paris : Ed. Recherches sur les civilisations, 1988, 476 p.

ESPAGNE Michel, WERNER Michael (dir.). *Philologiques III. Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire.* Paris : Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 1994, 505 p.

ESPAGNE Michel. *Les transferts culturels franco-allemands,* Paris : Presses universitaires de France, 1991, 286 p. (*Perspectives germaniques*).

ESPAGNE Michel. L'horizon anthropologique des transferts culturels. Paris, Presses Universitaires de France, 2004. (*Revue germanique internationale*, n° 21)

ESPAGNE Michel. Problèmes d'histoire interculturelle. *Revue germanique internationale*, 1995, n° 4, p. 5-24.

GÖDDE-BAUMANN Beate. *Deutsche Geschichte in französischer Sicht. Die französische Historiographie von 1871 bis 1918 über die Geschichte Deutschlands und der deutsch-französischen Beziehungen in der Neuzeit.* Wiesbaden : Franz Steiner, 1971, 461 p.

GÖDDE-BAUMANN Beate. *L'idée des deux Allemagnes dans l'historiographie française des années 1871-1914.* Francia, 1985, n°12, p. 611-

JEISMANN Karl-Ernst. *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918.* Paris : CNRS, 1997, 344 p.

JORDAN Lothar, KORTLÄNDER Bernd et NIES Fritz. *Interferenzen. Deutschland und Frankreich : Literatur, Wissenschaft, Sprache.* Düsseldorf : Droste, 1983, 186 p.

MICHAUD Stéphane (dir.) *L'impossible semblable : regards sur trois siècles de relations littéraires franco-allemandes* [colloque franco-allemand, Université Jean Monet, Saint-Etienne, 15-16 mars 1989], Paris, Sedes, 1991, 210 p.

MERLIO Gilbert. *Die französische Germanistik und ihr Verhältnis zum nationalsozialistischen Deutschland.* Literaturwissenschaft und Nationalsozialismus, dir. Holger Dainat et Lutz Danneberg, Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 2003, p. 287-300.

MOMBERT Monique. *Le modèle allemand et les langues vivantes (1880-1902).* Strasbourg : CIRID, 1997, 60 p. (*Cahiers du CIRID*, 7).

PARISSE Michel (dir.). *Les échanges universitaires franco-allemands du Moyen-âge au XX^e siècle* [colloque, Mission historique française en Allemagne, Göttingen, 1988,]. Paris : Ed. Recherche sur les civilisations, 1991, 238 p.

RIoux Jean-Pierre, SIRINELLI Jean-François (dir.). *Pour une histoire culturelle.* Paris : Ed. du Seuil, 1997, 455 p.

Table des annexes

AVANT PROPOS DU PREMIER NUMÉRO DE LA REVUE HISTORIQUE	78
SOMMAIRE DU PREMIER NUMÉRO DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE	83
PROGRAMME DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE	85
PLACE DES OUVRAGES PUBLIÉS EN ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE DANS LES COMPTES RENDUS CRITIQUES DE LA REVUE HISTORIQUE	94
EXEMPLE DE PUBLICITÉ POUR DES PUBLICATIONS ALLEMANDES DANS LA RSH	97

Avant propos du premier numéro de la Revue historique

AVANT-PROPOS.

Les études historiques prennent à notre époque une importance toujours croissante et il devient de plus en plus difficile, même pour les savants de profession, de se tenir au courant de toutes les découvertes, de toutes les recherches nouvelles qui se produisent chaque jour dans ce vaste domaine. Aussi croyons-nous répondre aux désirs d'une grande partie du public lettré en créant, sous le titre de *Revue historique*, un recueil périodique destiné à favoriser la publication de travaux originaux sur les diverses parties de l'histoire, et à fournir des renseignements exacts et complets sur le mouvement des études historiques dans les pays étrangers aussi bien qu'en France.

A côté des Revues spéciales qui, comme la *Revue Archéologique* ou la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, cherchent à élucider des points particuliers de l'histoire de l'Antiquité ou du Moyen-Age, nous voudrions créer une Revue d'histoire générale s'adressant à un public plus étendu, mais appliquant à des questions plus variées la même sévérité de méthode et de critique et la même impartialité d'esprit. Nous voudrions offrir un champ de travail commun à tous ceux qui, quelles que soient leurs tendances particulières, aiment l'histoire pour elle-même et n'en font pas une arme de combat pour la défense de leurs idées religieuses ou politiques. Aussi, tout en laissant à nos collaborateurs la liberté et la responsabilité de leurs opinions personnelles, leur demanderons-nous d'éviter les controverses contemporaines, de traiter les sujets dont ils s'occuperont avec la rigueur de méthode et l'absence de parti pris qu'exige la science, et de n'y point chercher des arguments pour ou contre des doctrines qui ne seraient qu'indirectement en jeu.

Nous ne ferons donc ni une œuvre de polémique ni une œuvre de vulgarisation, sans que pourtant notre Revue soit un recueil de pure

REV. HISTOR. I. 1^{er} FASC.

1

érudition. Elle n'admettra que des travaux originaux et de première main, qui enrichissent la science, soit par les recherches qui en seront la base, soit par les résultats qui en seront la conclusion; mais tout en réclamant de nos collaborateurs des procédés d'exposition strictement scientifiques, où chaque affirmation soit accompagnée de preuves, de renvois aux sources et de citations, tout en excluant sévèrement les généralités vagues et les développements oratoires, nous conserverons à la *Revue historique* ce caractère littéraire, auquel les savants ainsi que les lecteurs français attachent avec raison tant de prix.

Notre cadre n'exclura aucune province des études historiques; toutefois notre Revue sera principalement consacrée à l'histoire européenne depuis la mort de Théodose (395), jusqu'à la chute de Napoléon I^{er} (1815). C'est pour cette période en effet que nos archives et nos bibliothèques conservent le plus de trésors inexplorés; et nous voulons nous tenir, autant que possible, à l'écart de toutes les polémiques contemporaines.

Les premières livraisons de notre recueil et les noms de nos collaborateurs diront mieux que toutes les paroles le but désintéressé et scientifique que nous poursuivons et l'esprit d'impartialité qui anime notre entreprise. Nous pouvons dès aujourd'hui citer parmi les savants qui ont bien voulu nous promettre leur appui et leur collaboration :

MM.

- C. DE LA BERGE, attaché au département des antiques à la Bibliothèque Nationale;
- H. BORDIER, ancien archiviste aux Archives Nationales, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque Nationale;
- E. BOUCHÉ-LECLERC, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier;
- E. BOUTARIC, chef de section aux Archives Nationales, professeur à l'École des chartes;
- H. BRISAUD, professeur d'histoire au Lycée Charlemagne;
- A. CASTAN, bibliothécaire de la ville de Besançon;
- A. CHÉRUÉL, inspecteur général;
- R. DARESTE, avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'État;
- L. DELISLE, de l'Académie des Inscriptions, administrateur de la Bibliothèque Nationale;
- E. DESJARDINS, de l'Académie des Inscriptions, professeur à l'École Normale et à l'École des Hautes Études;
- E. DESPOIS, bibliothécaire à la Sorbonne;
- A. DUMONT, directeur de l'École archéologique d'Athènes;
- V. DURUY, de l'Académie des Inscriptions;

AVANT-PROPOS.

3

- FUSTEL DE COULANGES, de l'Académie des Sciences morales, professeur à l'École Normale;
- P. GAFFAREL, professeur à la Faculté des lettres de Dijon;
- A. GEFFROY, de l'Académie des Sciences morales, professeur à la Faculté des lettres de Paris;
- A. GIRY, archiviste aux Archives Nationales;
- J. J. GUIFFREY, id.;
- S. GUYARD, bibliothécaire de la Société Asiatique;
- A. HIRLY, professeur à la Faculté des lettres de Paris;
- C. JOURDAIN, de l'Académie des Inscriptions;
- L. LALANNE, bibliothécaire à l'Institut;
- R. DE LASTEYRIE, archiviste aux Archives Nationales;
- E. LAVISSE, professeur d'histoire au Lycée Henri IV;
- L. LEGER, professeur à l'École des Langues orientales;
- E. LITTRÉ, de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française;
- A. LONGNON, archiviste aux Archives Nationales;
- H. LOT, id.;
- S. LUCE, id.;
- A. MASPERO, professeur au Collège de France et à l'École des Hautes-Études;
- A. MAURY, de l'Académie des Inscriptions, professeur au Collège de France, directeur des Archives Nationales;
- P. MEYER, professeur à l'École des chartes;
- L. MOLNIER, archiviste-paléographe;
- A. MOREL-FATIO, id.;
- A. OUVRE, professeur à la Faculté des lettres d'Aix;
- G. PARIS, professeur au Collège de France et à l'École des Hautes-Études;
- J. T. PERRENS, inspecteur d'Académie;
- G. PERROT, de l'Académie des Inscriptions, professeur à l'École des Hautes Études et à l'École Normale;
- J. QUICHERAT, directeur de l'École des chartes;
- A. RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Caen;
- H. RAYNALD, professeur à la Faculté des lettres d'Aix;
- E. RENAN, de l'Académie des Inscriptions, professeur au Collège de France;
- L. RENIER, de l'Académie des Inscriptions, professeur au Collège de France, président de la section d'histoire et de philologie de l'École des Hautes Études;
- R. REUSS, conservateur de la Bibliothèque municipale de Strasbourg;
- J. ROY, professeur à l'École des Hautes Études;
- E. DE ROZIÈRE, de l'Académie des Inscriptions, professeur au Collège de France, inspecteur général des Archives;

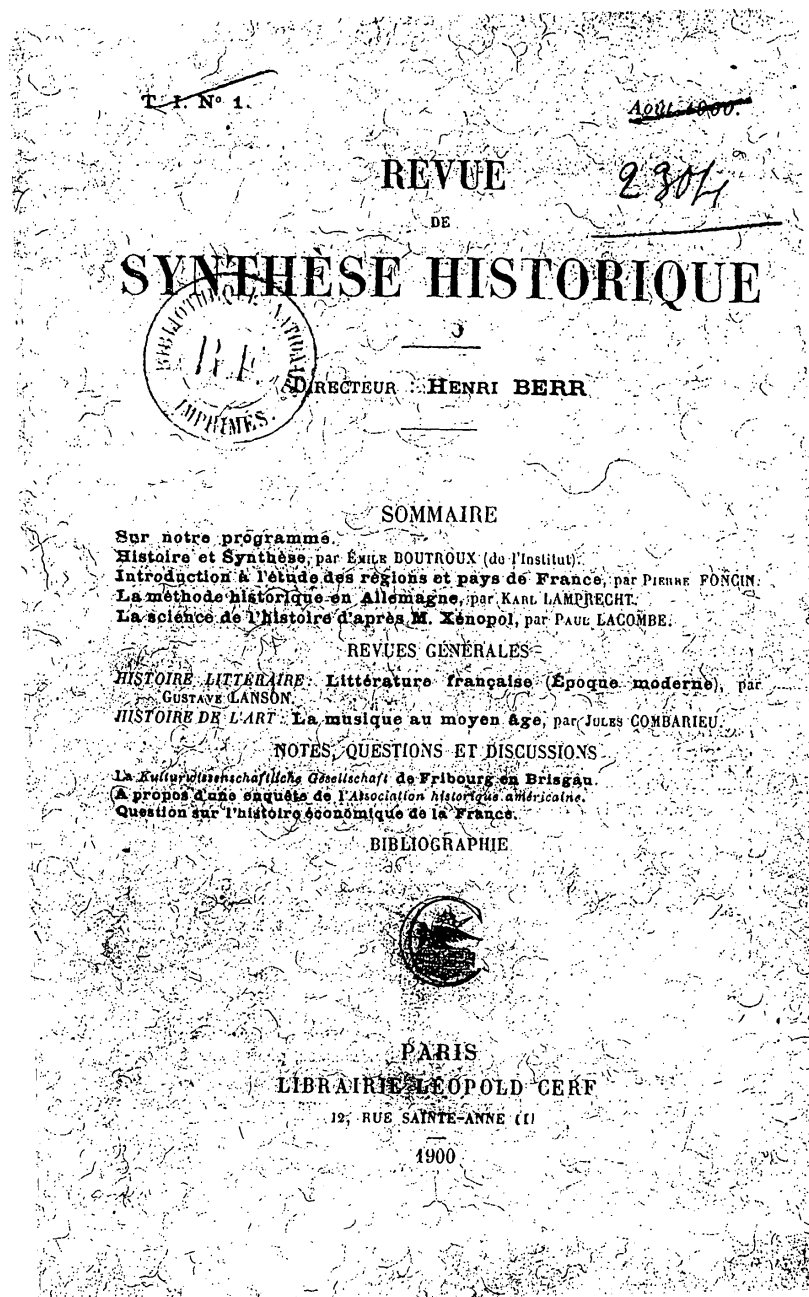
A. SOREL, professeur à l'École libre des Sciences politiques;
H. TAINÉ, professeur à l'École des Beaux-Arts;
PH. TAMIZEY DE LABROQUE;
M. THÉVENIN, professeur à l'École des Hautes Études;
G. THUROT, de l'Académie des Inscriptions, professeur à l'École des
Hautes Études et à l'École Normale;
P. VIDAL-LABLACHE, professeur à la Faculté des lettres de Nancy;
P. VIOLLET, archiviste aux Archives Nationales.

La *Revue historique* rencontrera, nous l'espérons, un accueil sympathique, non-seulement parmi ceux qui font de l'histoire une étude spéciale, mais encore parmi tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit. La France a toujours tenu en honneur les recherches historiques; si elle n'a plus aujourd'hui dans cette branche du savoir humain la supériorité incontestée qui lui appartenait jadis, il paraîtra d'autant plus nécessaire de favoriser une entreprise destinée à aider et à encourager les travailleurs sérieux. L'étude du passé de la France, qui sera la principale partie de notre tâche, a d'ailleurs aujourd'hui une importance nationale. C'est par elle que nous pouvons rendre à notre pays l'unité et la force morales dont il a besoin, en lui faisant à la fois connaître ses traditions historiques et comprendre les transformations qu'elles ont subies.

G. MONOD.

G. FAGNIEZ.

Sommaire du premier numéro de la Revue de synthèse historique



Programme de la Revue de synthèse historique

SUR NOTRE PROGRAMME



Que la *Revue de Synthèse historique* réponde à un besoin, c'est ce que l'accueil fait à l'idée première de cette publication a paru démontrer. Il ne s'agit donc pas ici de développer un programme dont l'intérêt est sans doute évident : on voudrait plutôt répondre à quelques objections qu'on connaît ou qu'on pressent et donner sur un ou deux points d'une importance capitale des explications aussi précises que possible.

Notre programme est vaste, certains diront démesuré. — Il a semblé bon d'indiquer largement tout ce que pouvait embrasser une revue de synthèse historique. Parmi les germes vivants, il n'y en a jamais qu'un petit nombre qui croissent. Parmi les idées, il s'opère de même une sélection inévitable ; et il faut qu'un programme soit trop riche pour l'être assez. C'est par le développement de la *Revue* qu'on verra ce qui est destiné à prospérer et ce qui n'a point d'avenir. Rien ici de rigide, mais la souplesse même de la vie : il est possible que l'intérêt de telle partie du programme s'épuise à un moment donné, que tel genre d'articles fasse place à tel autre d'abord négligé.

Les études théoriques seront peut-être nombreuses au début : à moins de redites, c'est une veine qui ne saurait tarder à s'appauvrir. Et, d'ailleurs, il ne faut pas que le mot de *théorie* donne des inquiétudes : il n'appelle pas nécessairement, il n'appelle absolument pas ici des considérations vagues, trop générales, émises par des penseurs qui n'aient aucune pratique de l'histoire. On voudrait surtout avoir et on compte obtenir une série d'articles sur la méthode des diverses sciences historiques. Faire ressortir ce qu'il y a de propre et ce qu'il y a de commun à l'histoire politique, à l'his-

R. S. H. — T. I, n° 1

1

toire économique, à l'histoire des religions, à celles de la philosophie, des sciences, de la littérature et des arts ; recueillir les résultats de l'expérience, les réflexions d'esprits distingués qui se sont appliqués avec succès à telle ou telle partie de l'histoire ; amener les philosophes à préciser une section importante de la logique des sciences qui, même dans les meilleurs traités, est encore vague et imparfaite : cela n'est peut-être pas sans utilité. Il ne paraît pas qu'une science soit dans de meilleures conditions pour être abandonnée à la routine et à l'empirisme. Et si la théorie, en général, ne fait guère que consacrer la pratique, la préoccupation d'aboutir à la théorie peut faire accomplir à la pratique des progrès.

Plus que la partie théorique du programme, celle de psychologie historique semble destinée à s'enrichir peu à peu. Les articles, sur ce point, en appelleront d'autres. Aboutir en histoire à la psychologie, voilà qui est tout à fait nécessaire, mais qui est infiniment délicat. Cette *Revue*, en provoquant des travaux de ce genre, n'en veut pas dissimuler les difficultés : elle ne tient pas à encourager des fantaisies qui n'ont rien à voir avec la science. Elle voudrait amener à la synthèse les recherches solides d'érudition, non seulement en les rapprochant, mais en les approfondissant et en les unifiant ; elle souhaite donc d'obtenir des essais de psychologie historique — mais précis, et pour cela méthodiques et restreints.

C'est à dessein, par exemple, que le programme, pour la psychologie des peuples, annonce spécialement des études de psychologie provinciale. La *Völkerpsychologie* allemande est souvent vague : ces études ne peuvent être que vagues quand leur objet est trop vaste. On ne saurait aller en même temps au large et à fond. La *Völkerkunde*, la *Kulturgeschichte*, les revues de folk-lore et de traditions populaires, les annales des provinces, accumulent les documents et les renseignements. Il y a maintenant, dans beaucoup de nos Universités, des cours régionaux d'histoire, d'art, de littérature. Que des esprits capables de recueillir le détail et d'embrasser les ensembles s'attachent à des individualités historiques moins énormes, moins écrasantes, mieux définies parfois que les peuples : c'est une œuvre qui vaut d'être recommandée. Dans ce numéro même, une introduction éloquentة convie les travailleurs à ces études, qui peuvent être abordées par des côtés différents, soit par la géographie, soit par l'histoire, mais qui tendent toujours, et qui aboutiront en définitive, à la psychologie.

SUR NOTRE PROGRAMME

3

Mais cette synthèse historique, cette psychologie où aspire la *Revue nouvelle* — qu'est-ce par rapport à la sociologie? Voilà surtout la question sur laquelle, pour contenter les esprits exigeants, il convient de s'expliquer. C'est la position scientifique de la *Revue* qu'il s'agit de préciser. Les indications qu'on va donner seront à dessein assez peu appuyées. Il ne faut pas, en effet, qu'on ait l'air d'apporter des solutions dès le début, alors qu'on se propose surtout de faire apparaître les problèmes, pour que tous ici travaillent à les résoudre peu à peu, méthodiquement.

Quelques considérations historiques ne seront d'ailleurs pas, on le verra, sans utilité.

Une période de l'évolution des études historiques en France a commencé aux environs de 1870 — il ne serait pas absolument juste de dire après les événements de 1870-71. La fondation de l'École des Hautes Études sous le ministère Duruy, la création de la *Revue Critique* (1866) montrent que la nécessité de transformer notre haut enseignement, de relever notre science, était apparue avant nos désastres. La conviction qui régna après la guerre, que la victoire de l'Allemagne était le triomphe de la science allemande, ne fit que donner plus d'ampleur à la réforme entreprise.

On trouve dans l'importante Introduction que M. Monod, en 1876, a écrite pour la *Revue Historique*, des renseignements sur l'état de l'histoire, en France, à cette époque. « On a, dit-il, compris le danger des généralisations prématurées, des vastes systèmes *a priori* qui ont la prétention de tout embrasser et de tout expliquer... On a senti que l'histoire doit être l'objet d'une investigation lente et méthodique où l'on avance graduellement du particulier au général, du détail à l'ensemble; où l'on éclaircisse successivement tous les points obscurs afin d'avoir des tableaux complets et de pouvoir établir sur des groupes de faits bien constatés des idées générales susceptibles de preuve et de vérification » (pp. 33-34).

Or, si l'on considère la nature du travail historique dans ce dernier tiers de siècle, cet effort prudent, limité de parti-pris, cette préoccupation d'une « bonne méthode » à appliquer plutôt que de larges résultats à obtenir, on comprend mieux les progrès rapides de la sociologie, la popularité qu'elle a conquise. — Sans doute, les causes de ce succès sont multiples : la plus importante de toutes, c'est l'excellence de cette idée qu'il y a du social en his-

toire, que la solidarité sociale est un élément d'explication historique ; et une telle idée, d'ailleurs, avait trop de rapport avec les préoccupations pratiques du moment pour n'être pas en faveur aussitôt qu'elle fut mise en lumière. — Mais il semble que, pour bien des gens, la sociologie avait surtout le mérite de répondre au goût permanent des idées générales : elle réintroduisait de la philosophie dans l'histoire — et cela d'autant plus que les premiers sociologues étaient des spéculatifs qui renouelaient à leur façon les tentatives vagues et contradictoires des philosophes allemands ou français de la fin du XVIII^e siècle et des débuts du XIX^e. Ils tiraient d'une idée juste et féconde des conséquences arbitraires ou fantaisistes, tout comme de l'idée de race ou de l'idée de milieu — utilisables et fécondes, elles aussi — d'autres l'avaient fait antérieurement. De plus, ils absorbaient l'histoire entière dans la sociologie.

Or, sans vouloir nier l'intérêt qui peut s'attacher à certaines considérations et spéculations de philosophie sociale, nous croyons que la sociologie, pour se constituer, doit être, avant tout, une étude positive de ce qui est social dans l'histoire ; nous croyons qu'elle doit partir des données concrètes de l'histoire. Il nous semble que, parmi les sociologues français, le grand mérite de M. Durkheim et de son groupe, — mérite que ne sauraient méconnaître ceux-là mêmes qui contestent telle idée générale du fondateur de l'*Année Sociologique*, — c'est d'avoir appliqué une méthode précise, expérimentale, comparative, aux faits concrets de l'histoire. Il est possible qu'il y ait à tirer des indications utiles d'une étude — fondée sur les faits, mais plus abstraite — des formes d'association : mais étudier les faits économiques, religieux, moraux, juridiques, politiques, de ce point de vue concret et comparatif, voilà qui est d'une utilité manifeste.

Il y aura donc dans cette *Revue* une part de sociologie positive ; et cette part devait revenir, puisqu'ils ont bien voulu s'en charger, à des collaborateurs de l'*Année Sociologique*. Il pourra y avoir à d'autres places des interventions variées, des discussions (et on les souhaite) sur la philosophie sociale, sur les conceptions de la sociologie : mais ce qu'on trouvera dans la partie des *revues générales*, c'est le résultat des recherches positives et des méthodiques analyses de l'*Année Sociologique*.

Si légitime et si importante que soit la sociologie, épuise-t-elle

SUR NOTRE PROGRAMME

5

toute l'histoire ? Nous ne le croyons pas. Mais, quelles que soient nos convictions, on reconnaîtra qu'il y a là, tout au moins, un problème. La sociologie est l'étude de ce qui est social dans l'histoire : mais tout y est-il social ? Le rôle des individus, le rôle des grandes individualités historiques, dont la sociologie comparative n'a pas à tenir compte, — si faible qu'on le suppose, — est-il absolument négligeable ?

Il y a un premier degré des études historiques, qui est l'érudition brute, où les faits sont soumis à la critique. Les faits éprouvés, matière première de l'histoire, peuvent être ensuite traités de deux façons, soit qu'on les groupe par rapport à certaines unités — grands hommes, peuples, époques, institutions — en séries, pour ainsi dire, individuelles ; soit qu'on les compare, pour connaître ce qui partout dans l'histoire est semblable, pour découvrir le général dans la succession des événements particuliers, dans la diversité des individus et des peuples. Il est nécessaire — et cela peut sembler plus scientifique — que l'historien étudie ce qui se retrouve, étant éminemment social, partout et toujours ; qu'il cherche les étapes — s'il en est — qui se reproduisent partout et toujours dans l'évolution des sociétés. Mais il n'est pas moins nécessaire peut-être que l'historien s'attache dans une certaine mesure aux particularités individuelles qui différencient l'histoire et par lesquelles s'expliquent les transformations même les plus générales des sociétés. Et plus on étudie des formes élevées de sociétés, plus peut-être — au moins jusqu'à un certain degré de développement — l'importance de ce qui est individuel croît en raison même du progrès des sociétés. Il est curieux de constater que, si déjà la sociologie religieuse est aux prises avec des difficultés incontestables, on n'a guère essayé jusqu'ici de constituer la sociologie philosophique. Ce n'est pas, à vrai dire, que l'évolution de la philosophie échappe à toute action sociale ; mais c'est, sans doute, que l'histoire des idées dépend des individualités pour une large part, et peut-être aussi a des caractères spéciaux qui la rendent peu accessible au pur sociologue.

Il semble donc que l'œuvre historique puisse être attaquée de façons diverses. C'est rendre un réel service au sociologue — comme d'ailleurs à l'anthropologiste ou à l'ethnographe — que de l'inviter à préciser, à restreindre sa tâche, au lieu de lui permettre d'aborder tout et de résoudre les problèmes, grands et petits, de

l'histoire de son point de vue personnel. La synthèse historique n'est pas pour brouiller ce qui commençait à être démêlé, mais pour amener, tout ensemble, les diverses équipes à mieux accomplir chacune leur tâche propre et à mieux s'entraider en concevant plus nettement l'œuvre commune.

Et il semble aussi que les tâches diverses qu'unifie la synthèse historique doivent aboutir, en fin de compte, à la psychologie. L'étude comparative des sociétés doit aboutir à la psychologie sociale, à la connaissance des besoins fonciers auxquels répondent les institutions et de leurs manifestations changeantes. L'étude des séries historiques, doit aboutir à la psychologie des grands hommes d'action et de pensée, des individualités ethniques, des moments critiques de l'histoire. Et c'est une question de psychologie, importante et délicate, à élucider que celle du rôle joué dans l'histoire par l'élément intellectuel.

De l'ensemble de ces études, de l'élaboration de cette psychologie historique, dépend non seulement l'intelligence du passé, mais la direction de l'avenir. On a dit avec raison que le biologiste néglige les particularités de chaque organisme individuel. On n'en saurait dire autant du médecin. Il faut à celui-ci la connaissance et du général et du particulier — ou mieux de l'individuel. Et il en est de même du politique idéal : or le politique idéal, c'est l'historien parfait.

Certaines indications de ces pages auraient besoin d'être ou complétées par des preuves ou atténuées par des réserves. Encore une fois, tout ceci est, non posé en principe, mais proposé à la discussion. Les amis de cette *Revue* y feront, avec le temps, apparaître la vérité. — Elle n'aura, d'ailleurs, pour adversaires irréductibles que ceux que le mot seul de synthèse effarouche ou irrite. Il y a des esprits, d'une valeur indéniable, qui ne conçoivent la science que sous forme de recherches menues, et qui, le détail étant infini, n'avancent dans ces recherches que pour voir reculer le but. Ils prennent en pitié les imprudents qui veulent dépasser l'horizon étroit de ce qu'ils ont étudié personnellement et qui aspirent à se donner une vue d'ensemble, fût-ce sur un domaine encore limité. Ils estiment que, de temps à autre, l'esprit humain est pris de fringales de synthèse qui compromettent le travail patient d'analyse. Tous les trente ou quarante ans, disent-ils,

SUR NOTRE PROGRAMME

7

l'humanité pensante s'abandonne à une folie passagère qu'elle prend pour une activité normale.

Si ce besoin se manifeste régulièrement, c'est, sans doute, qu'il est foncier dans notre nature. La poussière des faits n'est rien. Il n'y a de science, selon la vieille formule, que du général. Des pages profondes montreront ici que l'analyse et la synthèse sont logiquement inséparables. En fait, l'une ou l'autre domine. On généralise prématurément : de là des réactions d'analyse. On se perd dans l'analyse : de là des réactions de synthèse. Les retours de synthèse ont l'avantage de rappeler le savant à la conscience de son rôle. Si la science n'était que la satisfaction d'une curiosité de reportage rétrospectif, elle serait singulièrement vaine. Le collectionneur de faits n'est pas plus estimable que le collectionneur de timbres-poste ou de coquillages. La synthèse est utile, même moralement, en faisant concevoir la dignité de la science.

Et peut-être à chaque fois que se renouvelle cet effort de synthèse, se produit-il dans de meilleures conditions : il est tout ensemble plus légitime et plus prudent. Au lieu de suppléer l'analyse, il ne fait que compléter l'analyse¹. — Ici, l'organisation des *revues générales* d'histoire concrète, les noms des auteurs de ces revues suffiraient à montrer sur quelle base solide s'appuyera désormais l'étage supérieur de synthèse. Établir où en est le travail, ce qui est fait, mais aussi, mais surtout ce qui est à faire, ce n'est pas clore prématurément la recherche, c'est la régler, c'est obtenir une meilleure répartition des efforts. Si l'on souhaite que l'esprit de synthèse descende de plus en plus dans l'analyse pour la rendre plus efficace, plus consciente, plus joyeuse, on veut que la précision, que la rigueur des travaux analytiques subsiste dans les essais de synthèse.

Que personne ne craigne un retour de la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire — car le mot, en lui-même, n'a rien de mauvais — de l'*a priori*, de la métaphysique, des nuées en théorie et, par suite, des utopies en pratique. Il serait fâcheux de confondre avec

1. Je citerai encore l'*Introduction de la Revue Historique*. Nous sommes, disait M. Monod en 1876, dans une période « de préparation, d'élaboration des matériaux qui serviront plus tard à construire des édifices historiques plus vastes... Les esprits généralisateurs, les artistes (?), viendront à leur tour mais animés de réserve et de prudence, ne se servant que de matériaux éprouvés et authentiques, et laissant volontairement inachevées les parties de l'édifice que la science ne peut retrouver et dont l'imagination seule peut deviner vaguement les formes probables » (pp. 34-35).

les généralités issues de la fantaisie ou du raisonnement les généralisations fondées sur le savoir acquis. C'est de la science qu'on veut faire ici, de la science vraie, et de la science pleine. Nul n'entrera ici, pourrait-on dire, s'il n'est muni de la bonne méthode.

Au surplus, il ne faut pas trop promettre. Il y aura dans cette entreprise, comme dans toute œuvre humaine, de l'inégalité, des défaillances. Au début surtout, on assistera peut-être à des tâtonnements. Ceux qui approuvent le dessein seront indulgents pour l'essai. Il dépend, d'ailleurs, de quiconque croit la tentative opportune de la faire aboutir pour sa part, en apportant sa bonne volonté, des indications, des objections dont on profitera. Ce sera ici un laboratoire de science, où, s'il se produit des erreurs, on travaillera en commun à les réparer. Cette *Revue* est ouverte à tous ceux que son objet intéresse. Et l'idée d'où elle procède est bien propre à unir les efforts : c'est qu'il y a, dans les sciences humaines, une tâche urgente et une bonne tâche à accomplir qui, par delà les hommes de science, doit servir l'humanité.

***Place des ouvrages publiés en
Allemagne et en Autriche dans les
Comptes rendus critiques de la Revue
historique***

Années	Ouvrages recensés	Allemagne	%	Autriche	Livres Aire germanique	% total
1886	57	22	39%	0	22	39%
1887	42	7	17%	1	8	19%
1888	60	28	47%	2	30	50%
1889	59	18	31%	1	19	32%
1890	43	12	28%	3	15	35%
1886-1890	261	87	33%	7	94	36%
1891	65	21	32%	3	24	37%
1892	45	24	53%	0	24	53%
1893	63	20	32%	1	21	33%
1894	55	21	38%	0	21	38%
1895	56	18	32%	4	22	39%
1891-1895	284	104	37%	8	112	39%
1896	58	21	36%	3	24	41%
1897	64	17	27%	5	22	34%
1898	71	23	32%	2	25	35%
1899	91	27	30%	1	28	31%
1900	50	15	30%	0	15	30%
1896-1900	334	103	31%	11	114	34%
1901	61	19	31%	1	20	33%
1902	80	22	28%	2	24	30%
1903	50	9	18%	3	12	24%
1904	57	19	33%	1	20	35%
1905	48	13	27%	2	15	31%
1901-1905	296	82	28%	9	91	31%
1906	59	18	31%	3	21	36%
1907	68	36	53%	3	39	57%
1908	40	6	15%	2	8	20%
1909	39	15	38%	0	15	38%
1910	42	5	12%	0	5	12%
1906-1910	248	80	32%	8	88	35%
1911	60	9	15%	0	9	15%
1912	61	9	15%	0	9	15%
1913	44	5	11%	0	5	11%
1914	62	4	6%	1	5	8%
1915	46	6	13%	0	6	13%
1911-1915	273	33	12%	1	34	12%
1916	33	2	6%	0	2	6%
1917	60	1	2%	0	1	2%
1918	51	2	4%	0	2	4%
1919	59	0	0%	0	0	0%
1920	52	5	10%	1	6	12%
1916-1920	255	10	4%	1	11	4%
1921	44	5	11%	1	6	14%
1922	33	2	6%	2	4	12%
1923	42	2	5%	0	2	5%
1924	49	2	4%	0	2	4%
1925	42	4	10%	0	4	10%
1921-1925	210	15	7%	3	18	9%
1926	74	4	5%	1	5	7%

1927	90	12	13%	0	12	13%
1928	92	12	13%	0	12	13%
1929	121	10	8%	0	10	8%
1930	136	12	9%	2	14	10%
1926-1930	513	50	10%	3	53	10%

Exemple de publicité pour des publications allemandes dans la RSH

SUPPLÉMENT DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

Weltgeschichte

Unter Mitarbeit von 37 Fachgelehrten herausgegeben
von Dr. Hans F. Helmolt.

Mit 53 Karten und 177 Tafeln in Holzschnitt, Ägung und Farbendruck. 9 Bände in Halbleder gebunden zu je 10 Mark oder 18 broschiierte Halbbände zu je 4 Mark.

Neunter (Ergänzungs-) Band. Von Alexander Tille, Rich. Mahr, Viktor Hanßsch, Thomas Aelchis und Hans F. Helmolt. Mit 2 Karten und 2 Tafeln in Holzschnitt.

Verlag des Bibliographischen Instituts in Leipzig und Wien.

Der soeben erschienene Ergänzungsband (IX) führt zunächst in Dr. Alexander Tilles scharfpunktierter Schilderung die Geschichte Großbritanniens und Irlands vom Tode Georgs III. bis zur jüngsten Gegenwart. Dann fügt Prof. Dr. Richard Mahr seiner Darstellung von „Westeuropas Wissenschaft, Kunst und Bildungsweisen vom 16. Jahrhundert bis zur Gegenwart“ mit drei Kapiteln über die bildenden Künste, die Naturwissenschaften und die Geisteswissenschaften den glänzend geschriebenen Schluß an. Dr. Viktor Hanßsch behandelt lichtvoll die deutsche Auswanderung, und Prof. Dr. Thomas Aelchis gibt einen knapp zusammenfassenden methodologischen Rückblick auf die Ergebnisse der einzelnen Bände, der in eine feine Studie zur Psychologie der Weltgeschichte ausläuft. Das ganze Werk schließt endlich die reichhaltige Quellenskunde und das umfangreiche Generalregister gewichtig ab.

R. Oldenbourg, Verlagsbuchhandlung, München und Berlin W. 10.

Soeben ist erschienen :

HISTORISCHE GEOGRAPHIE

VON

Dr. KONRAD KRETSCHMER

Lehrer an der Kriegsakademie und Professor an der Universität Berlin.

VII u. 650 Seiten 8°. Preis brosch. M. 15, elegant geb. M. 16.50.

L'auteur éprouve la difficulté de marier la géographie et l'histoire. Son livre comporte trois divisions : géographie physique, géographie politique et Kultur-geographie.

M. Kretschmer dessine l'image de son développement : dans l'antiquité, vers l'an 1000 ; après le démembrement de l'Empire carolingien ; vers 1375, quand se sont constitués des « Territoires » ; vers 1350, époque où l'Allemagne est partagée en cercles ; vers 1650, au lendemain de la guerre de Trente ans ; vers 1770, à la veille de la dissolution que précipita la Révolution française. Les vicissitudes de toutes les individualités territoriales sont mentionnées avec une précision qui console presque du défaut de cartes, les destinées du moindre « gau » qui a figuré dans l'histoire sont indiquées, une bibliographie copieuse permet de contrôler et compléter les données de l'auteur. Après avoir satisfait les historiens « par devoir », dit M. Kretschmer dans sa préface, il a travaillé pour les géographes « par goût » ; c'est à eux que semble dédiée la « Kulturgeographie ». Sous cette rubrique sont étudiés les établissements humains, la colonisation, l'exploitation du sol et du sous-sol, le commerce, les travaux publics. A la lecture de ces chapitres, les images successives de la civilisation et de la société de l'Europe centrale se déroulent aux yeux, dans un décor inchangé, de sorte qu'on en saisit mieux l'évolution et le progrès. L'auteur a ramassé et coordonné une somme énorme de notions. Mais aussi est-ce là la partie la plus originale et la plus féconde de son œuvre.

(Annales de Géographie.)